



LE SANG DES MARTYRS DE CHINE TRAHI

« Ouvrez grand le cœur et l'esprit pour discerner le dessein miséricordieux de Dieu, qui demande de dépasser les préjugés personnels et les oppositions entre les groupes et les communautés, pour ouvrir un chemin courageux et fraternel à la lumière d'une authentique culture de la rencontre. » C'est par ces mots que le pape François dans un "MESSAGE AUX CATHOLIQUES CHINOIS ET À L'ÉGLISE UNIVERSELLE", daté du mercredi 26 septembre 2018, invitait tout particulièrement les jeunes catholiques chinois à accepter l'Accord provisoire, signé le samedi 22 septembre 2018 à Pékin, entre le Saint-Siège et la République populaire de Chine.

Ce texte est le fruit d'un long dialogue commencé du temps de Jean-Paul II et poursuivi par Benoît XVI. La LETTRE AUX CATHOLIQUES CHINOIS de ce dernier, en 2007, dont un des initiateurs était Mgr Pietro Parolin, le futur cardinal secrétaire d'État du pape François, est considérée comme le point de départ de ce processus de réconciliation. Il prévoit « la réadmission dans la pleine communion ecclésiale » de sept évêques "officiels", la nomination des évêques chinois par le Saint-Père sur proposition du gouvernement. Il en résultera selon le vœu du Saint-Siège la fin de la division des catholiques chinois, au prix du ralliement de l'Église "clandestine", restée indéfectiblement fidèle au Successeur de Pierre, à l'Association patriotique des catholiques chinois sous contrôle du gouvernement de la République populaire, autrement dit du Parti communiste chinois.

L'accord a provoqué aussitôt l'indignation du cardinal Zen, archevêque émérite de Hong-Kong. « C'est une capitulation, a-t-il affirmé. Cela revient à conduire le troupeau dans la gueule des loups. C'est une incroyable trahison (...). L'Église souterraine souffre depuis des décennies, mais maintenant, ils vont souffrir dans leur foi. On leur demande de rejoindre les traîtres, c'est une souffrance spirituelle. »

Pour comprendre cette indignation du cardinal Zen et son accusation à l'encontre du cardinal Pietro Parolin, l'artisan de l'accord, de ne pas avoir la foi,

il suffit de connaître l'histoire de l'Église de Chine depuis qu'elle subit l'implacable et incessante persécution du régime communiste.

QUELQUES RAPPELS HISTORIQUES

La République de Chine a été proclamée en 1911, mais c'est en 1920 qu'un jeune général, Tchang Kaï-Chek, à la tête du parti nationaliste et de son armée, commence la reconquête militaire du pays à partir du Sud vers le Nord, afin de l'unifier.

Il reçoit l'aide de l'Union soviétique, le jeune parti communiste chinois étant un des éléments de ce mouvement nationaliste qui fédère plusieurs autres partis, dont certains s'inquiètent de la présence de ces révolutionnaires. En 1927, Tchang Kaï-Chek se retourne contre les communistes. Abandonnés aussi par Moscou, Mao et ses troupes se dispersent dans quelques régions du centre de la Chine et entrent en clandestinité.

En 1928, les nationalistes prennent Pékin et commencent à moderniser le pays, sans provoquer pour autant de rupture avec les traditions séculaires. De son côté, Mao comprend qu'il doit s'appuyer sur la paysannerie et non pas sur le prolétariat urbain. Dès 1931, il transforme les zones qu'il contrôle en République soviétique chinoise.

Les nationalistes entreprennent alors une guerre sans merci contre lui, alors même que les Japonais envahissent la Mandchourie. Les communistes fuient devant l'armée nationaliste, un pitoyable exode de 10 000 km transformé en épopée : "La Longue Marche".

Toutefois, en 1936, Moscou intervient en médiateur auprès de Tchang Kaï-Chek pour le convaincre de laisser Mao et ses forces s'unir aux siennes contre les Japonais.

Les nationalistes commettent alors une funeste erreur stratégique : leurs troupes étant occupées par les combats contre les Japonais, ils se contentent de contrôler les villes et les grandes voies de communication, pensant ainsi maintenir leur supériorité sur les

communistes. Or ceux-ci, armés par les Soviétiques et ayant récupéré une grande partie de l'armement japonais, embrigadent les populations paysannes.

PREMIÈRES PERSÉCUTIONS

En 1946, ils déclenchent la guerre civile contre les nationalistes. Dès ce moment, l'Église catholique subit de violentes persécutions dans les régions qu'ils contrôlent, en particulier en Mandchourie où ils ruinent les missions canadiennes. Mgr Prévost, tout nouveau préfet apostolique du Lintung, réussira à conduire ses séminaristes jusqu'à Shanghai, mais Mgr Lapierre mourra en prison.

D'autres, comme le Père Bruns, franciscain hollandais, connurent le martyre. Arrêté, il refusa de s'échapper la nuit suivante, pour épargner la vie de son geôlier. Traduit devant un tribunal populaire, il protesta de son innocence. On le livra à la foule, qui se rua sur lui, lui arracha ses vêtements. De lui-même, il acheva de se dévêtir en disant : « *Je veux mourir pauvre et nu comme le Christ mon maître.* » Après un moment de stupeur, la foule se déchaîna, il mourut sous les coups, eut la tête tranchée et le cœur arraché.

Le 13 septembre 1947, un moine trappiste canadien, le Père Albert Lheureux, connut un long martyre en prison. Un de ses gardiens reconnut n'avoir jamais vu un homme mourir ainsi : « *Il ressemblait à celui-là qui est sur la grande croix dans votre monastère.* »

L'Église du Tibet fut aussi à cette époque presque complètement anéantie à la suite de son évêque. Parmi les martyrs, le bienheureux Maurice Tornay.

L'Église de Chine comptait alors environ 3 375 000 fidèles, 2 676 prêtres chinois, 3 015 missionnaires, 924 grands séminaristes répartis en 144 diocèses ou préfectures apostoliques dont 29 avaient à leur tête un évêque chinois.

Sauf dans les rares régions où les catholiques étaient fort nombreux, la cellule de base de l'Église était la famille. En Chine, on était alors catholique en famille, sous la direction du chef de famille qui avait la responsabilité de la prière et de l'enseignement du catéchisme. Ce qui nous explique en partie l'extraordinaire résistance de l'Église « *clandestine* », même après le départ des missionnaires et l'arrestation d'une grande partie du clergé chinois.

LA TENTATION DU RALLIEMENT

Après la proclamation de la République populaire de Chine, le 1^{er} octobre 1949, le comportement violent des troupes de Mao lors de la guerre civile dans les régions « libérées », que nous venons d'évoquer trop rapidement, fit craindre le pire aux catholiques.

Or, il n'en fut rien. Dans un premier temps, les vain-

queurs ne s'en prirent qu'à leurs opposants politiques déclarés, ce qui n'étonna personne, et même beaucoup de nationalistes se rallièrent. Si Mao fut désigné comme président de la République populaire et l'intelligent Chou en-Lai chef de gouvernement, les communistes n'occupèrent que la moitié des ministères. Cependant, le Parti comptait déjà sept millions de partisans.

Le calme inespéré allait durer plusieurs mois, énervant la résistance de bien des chrétiens. Rome même, renseignée par son internonce, Mgr Riberi, un proche de Mgr Montini, pensait pouvoir s'entendre avec Mao. Mgr Costantini, ancien légat apostolique en Chine et membre de la Congrégation de la Propagande, considérait en août 1949 que l'occupation communiste, sans être une réjouissance, n'était peut-être pas si terrible que l'on pouvait se l'imaginer. La Congrégation permit d'ailleurs l'enseignement de la doctrine marxiste dans les établissements catholiques d'enseignement supérieur.

On reconnaît là l'influence néfaste du Père Lebbe qui empoisonna aussi une partie du clergé chinois. Il faut lire à ce sujet le remarquable article de frère Scubilion de la Reine des Cieux : LE PÈRE LEBBE, LE LUTHER DES MISSIONS (*IL EST RESSUSCITÉ*, janvier 2017, p. 27 et sq.). Il démontre la collusion de ce sinistre personnage avec les communistes chinois dès 1937 ! L'année même de la publication de l'encyclique *DIVINI REDEMPTORIS*, du pape Pie XI, condamnant le communisme comme « *intrinsèquement pervers* ». Tout responsable catholique aurait donc dû savoir qu'aucune entente n'était envisageable entre l'Église et le nouveau régime.

Les communistes le savaient bien, eux ! Aussi mirent-ils au point une habile tactique pour venir à bout de l'Église. Ils commencèrent à l'appliquer en 1950 ; elle reste aujourd'hui l'explication de leur politique actuelle, ce qui justifie amplement la réaction véhémement du cardinal Zen et sa dénonciation de l'aveuglement de Rome, comme nous allons le voir.

LA TACTIQUE COMMUNISTE CONTRE L'ÉGLISE

Nous la trouvons clairement exposée par le Père Dufay, des Missions étrangères de Paris, qui a lui-même connu la persécution en Chine avant d'en être expulsé, dans son livre, *L'ÉTOILE CONTRE LA CROIX* (1951).

Il montre l'habileté des communistes qui ont commencé par affirmer solennellement le droit à la liberté religieuse et qui ne s'en sont pas pris directement à la foi elle-même, afin que les chrétiens tièdes ne se trouvent pas dans l'obligation de résister. Ils comprirent diaboliquement qu'il fallait s'en prendre non pas à leur religion, mais à leurs prêtres et aux institutions, selon un plan en cinq points.

Premièrement, il est nécessaire d'éloigner les fidèles des membres du clergé et des laïcs les plus anticommunistes. La triste expérience de soixante ans de persécutions montre que là où ils y sont parvenus, le troupeau n'a pas résisté. Au contraire, là où les fidèles sont restés unis à leurs pasteurs et à leurs chefs, la persécution n'est pas venue à bout de l'Église.

Ce qui aujourd'hui fait froid dans le dos, puisque l'"accord du 22 septembre 2018" donne aux communistes chinois l'argument presque imparable pour arriver à leurs fins : désormais être contre le gouvernement communiste, c'est être contre le Pape !

Deuxièmement, si le sang coule, ce doit être du sang de corrompus, de criminels, de traîtres, d'ennemis de la patrie, pas du sang de chrétiens ! Il faut donc accuser les principaux chefs catholiques, prêtres ou laïcs, de crime et non pas d'être catholiques.

Troisièmement, il faut introduire la dialectique au sein de la communauté. Il y aura les bons et les méchants, les bons seront la masse, les mauvais le petit nombre de ceux qui trompent la masse, qui profitent d'elle. Ils doivent être dénoncés puisqu'ils représentent un danger pour les autres.

Aujourd'hui, les mauvais seront évidemment les "*clandestins*" opposés au ralliement. On leur reprochera non pas de diviser l'Église, mais de nuire aux intérêts du pays en faisant croire à l'étranger que la Chine ne respecte pas les droits de l'Homme !

Quatrièmement, les mauvais prêtres et les mauvais évêques seront promus. C'est exactement ce que craint le cardinal Zen qui a déjà dénoncé des évêques concubinaires parmi les évêques de l'Église patriotique auxquels les "*clandestins*" doivent se soumettre.

Enfin, cinquièmement, le Parti doit prendre en main l'appareil ecclésiastique lui-même et faire en sorte que les paroisses organisent des cours de recyclage marxiste. C'est d'ailleurs une des recommandations adoptées par le congrès du parti communiste chinois, à l'automne dernier.

Cette tactique a été appliquée lors des différentes périodes de persécutions qui ont funestement rythmé la vie des catholiques chinois depuis 1950. Jusqu'à présent, elle avait toujours en partie échoué. Tandis qu'aujourd'hui, toutes les conditions sont réunies pour sa réussite, de par la volonté de Rome !

LE MOUVEMENT DES TROIS AUTONOMIES

C'est "*LE MOUVEMENT DES TROIS AUTONOMIES*", mis progressivement en place par le parti communiste tout au long de l'année 1950, qui fut le cadre de la première persécution systématique contre l'Église catholique en Chine. Il réclamait « *l'autonomie du recrutement* », autrement dit ne recruter que des prêtres chinois, « *l'autonomie financière* », c'est-à-dire

l'interdiction des dons étrangers, mais surtout « *l'autonomie spirituelle* », à savoir une théologie et une liturgie d'inspiration chinoise, sans référence à un chef étranger, fût-ce le Pape !

En 1950, les taxes immobilières sur les bâtiments appartenant à l'Église furent considérablement augmentées. Il s'ensuivit la confiscation de nombre d'écoles, d'hôpitaux, de dispensaires catholiques, même d'églises, sous prétexte de défaut de paiement, ou tout simplement sous prétexte d'utilité publique jamais précisée. Sous le coup, les catholiques se divisèrent : certains comprirent aussitôt les intentions malveillantes du gouvernement chinois, d'autres voulaient croire encore à une possible concertation.

En mai, les membres du Conseil national protestant s'entendirent avec le pouvoir pour l'entière autonomie de l'Église chinoise.

En juin, à la faveur de la guerre de Corée, une vaste opération anti-impérialiste fut lancée. On s'en prit tout particulièrement aux étrangers qui se servaient du "manteau de la religion" pour propager l'influence étrangère sur le peuple chinois. On déclara qu'il fallait revenir à la pureté de la religion débarrassée de ses faux pasteurs.

Le 18 octobre, le 14^e congrès annuel protestant décida d'appeler tous les chrétiens à participer au "Mouvement des Trois Autonomies". Le 30 novembre, un manifeste de catholiques du Sichuan septentrional amorça le mouvement de réforme dans l'Église, à l'imitation des protestants. Sa cheville ouvrière était d'ailleurs un protestant converti deux ans auparavant. Les premières arrestations de prélats ou de prêtres "*impérialistes*" furent alors décrétées.

Le 8 janvier 1951, une campagne de presse lança le mouvement dans toute la Chine. Le 17, le gouvernement créa un Département des Affaires religieuses, rattaché au ministère de l'Éducation nationale. Le 23, on évoqua explicitement la rupture des relations avec le Pape.

Le 9 février, une Déclaration commune des catholiques et protestants du Sichuan septentrional fut publiée dans toute la Chine, elle réclamait la fondation d'une nouvelle Église nationale « *pure de tout élément impérialiste* ». Ce fut le signal de la chasse aux "*impérialistes*".

On remarquera que, durant tous ces mois, le Saint-Siège resta muet. Mgr Riberi, l'internonce, était persuadé qu'une entente avec le gouvernement était possible. Il négociait encore à la veille de son expulsion en septembre 1951 !

Lorsqu'on connaît ses sympathies pour les thèses du Père Lebbe en faveur de l'inculturation, ce n'est pas étonnant. Cet inspirateur de la missiologie moderne n'avait-il pas déjà fait la promotion de l'indigénisation du clergé et de l'inculturation des rites, mais aussi

de la théologie ? Et il n'y avait rien de scandaleux à ce que les Chinois veuillent contrôler le financement des activités sur leur sol. D'ailleurs, Benoît XV s'était déjà déclaré favorable au nationalisme chinois, Pie XI avait encouragé l'indigénisation du clergé, et Pie XII rappellera encore, dans son encyclique du 18 janvier 1952, le respect du christianisme pour le génie particulier de chaque peuple, donc de la Chine.

Heureusement, les arrestations des évêques et des missionnaires "impérialistes", puis des prêtres chinois les plus influents, avec comparution devant des tribunaux populaires et obligation pour les chrétiens de les accuser de crimes imaginaires, vont provoquer la réaction héroïque de l'Église de Chine.

L'ÉGLISE DES MARTYRS

Nous ne pouvons ici retracer son histoire complète. Des livres, comme *LES MARTYRS DE CHINE PARLENT*, du R. P. Monsterleet, *POURPRE DES MARTYRS*, de Remy, *LES TORTURÉS DE LA CHINE*, d'André Jany, collationnent de nombreux Actes des martyrs chinois. N'en citons que quelques exemples, suffisants toutefois pour nous montrer que « *moururent les uns après les autres les Évêques, Prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes...* »

Les évêques furent évidemment les premières victimes, conformément au premier point de la tactique adoptée par les communistes.

Mgr François-Xavier Ford était tout désigné comme victime. Il avait été en 1918 le premier missionnaire américain en Chine, avant de devenir évêque de Kaying, dans la province de Guangdong, en 1935.

Clairvoyant sur la situation, il prépara ses prêtres au martyre par une lettre pastorale dès juillet 1949 : « *Nous n'avons aucun droit, naturel ou surnaturel, de mener une vie qui n'ait pas sa part de persécutions. Notre-Seigneur nous a légué la persécution comme notre lot et comme une promesse, comme une marque d'identification avec Lui. Quand l'Église défie la Force incarnée qu'est le communisme, elle appelle la persécution. Notre vocation implique la persécution. Il ne nous appartient plus de disposer de notre vie. Ces mots ne sont pas des formules vides de sens, car nous nous sommes offerts pour que Dieu se serve de nous suivant son bon plaisir. Si Dieu le veut, le don de nous-mêmes, que nous avons fait si facilement toute notre vie, peut prendre un sens profond grâce à la persécution. Les jours qui viennent nous promettent peut-être une plus intime participation au sacrifice de la Messe.* »

Arrêté le 23 décembre 1950, il sortit « *décharné et hagard* » d'une première et éprouvante détention en avril 1951, mais ce fut pour connaître un véritable calvaire. À partir du 14 avril, il fut livré quinze jours durant à la colère d'une populace déchaînée tout au long de son transfert à Canton. Lorsqu'en janvier

1952, une religieuse put l'approcher en prison, il ne pouvait plus marcher seul, ses cheveux et sa barbe avaient blanchi. Deux fois ensuite, elle le vit traîné dans les escaliers de la prison comme un sac de pommes de terre. Il mourut le 21 février 1952, âgé de soixante ans.

Jeune prêtre, il avait écrit : « *Il m'importe peu d'être maltraité, frappé et couronné d'épines. Tout ce que je souhaite, c'est d'être une pierre sur la route royale qui doit porter la foi en Chine.* »

Ces évêques missionnaires qui développaient de multiples œuvres caritatives étaient souvent admirés et aimés de la population. Aussi les autorités communistes eurent-elles de la difficulté à trouver des dénonciateurs parmi les fidèles. Il arriva même que la persécution provoqua un mouvement de conversions. Ce fut le cas, par exemple, à Tsinan, capitale de la province de Shandong, au sud de Pékin. Son archevêque depuis 1929, Mgr Cyrille Jarre, fut arrêté en juin 1951 et torturé d'octobre à février 1952. Sous les coups, il n'eut qu'une seule réponse : « *Je vous répondrai de ma tombe.* »

Après sa mort, les chrétiens le revêtirent des ornements rouges et une foule immense se pressa à ses funérailles. La police interrompit la cérémonie et emporta le cercueil afin de l'enterrer hors de la ville. Mais l'ex-vicaire général, qui avait apostasié, lui expliqua que les ornements rouges signifiaient qu'il était mort martyr. On décida donc de le déterrer afin de leur substituer des vêtements de prisonnier. Prévenue, une foule en colère vint s'emparer du corps et reçut des autorités apeurées la permission de lui remettre des ornements liturgiques, mais blancs. On ramena le cercueil à la cathédrale, où on l'ouvrit... pour prendre des reliques ; le corps était resté flexible. Non seulement la foi des catholiques s'en trouva affermie, mais il y eut beaucoup de conversions.

Tous les évêques missionnaires se montrèrent courageux à l'exemple de l'archevêque chinois de Nanchang, dans le Jiangxi, Mgr Joseph Tcheou Tchicheu, qui avait bénéficié d'une solide formation et parlait parfaitement le français. Au début de l'année 1951, il fut abordé par une haute personnalité du parti communiste qui ne lui proposa rien de moins que de devenir le Pape de la Chine. « *Croyez-vous vraiment que j'ai pour cela les qualités requises* », lui demanda-t-il. Sur la réponse affirmative du chef communiste, le prélat répliqua simplement : « *Dans ce cas, j'aimerais mieux devenir le Pape du monde entier.* » Cette répartie signait son arrêt de mort.

Il fut condamné à l'issue de trois jugements populaires pendant lesquels les communistes essayèrent, mais en vain, de susciter des délateurs contre le prélat très respecté dans la ville et le diocèse. Le jugement

si odieux se retourna contre les autorités, il révéla aux yeux des catholiques l'hypocrisie du "Mouvement des Trois Autonomies".

DES PRÊTRES, DES RELIGIEUX

Innombrables furent les prêtres qui eurent à subir la torture. Au premier rang desquels citons le Père Jean Tung dont l'intervention publique à Shanghai fit comprendre l'enjeu des "Trois Autonomies" à un clergé et aux fidèles déjà très travaillés par les progressistes. Ce fut le signal de l'admirable résistance de l'Église de Shanghai, en particulier de la Légion de Marie, qui mériterait à elle seule un article puisqu'elle est emblématique de l'affrontement d'une Église gangrenée par le mauvais esprit du Père Lebbe, mais qui se ressaisit et qui va tenir tête aux instances du Parti pendant près de trois ans.

Évoquons aussi l'héroïque figure du Père Mathieu Sou, trente ans, vicaire à Fanchang. Arrêté, puis envoyé aux travaux forcés sous un soleil de plomb, il ne manquait pas une occasion d'évangéliser ses compagnons de captivité. Comme on le menaçait de le priver de nourriture s'il continuait, il répondit : « *Très bien. Je me contenterai de la nourriture du Ciel, mais je continuerai à prêcher.* » Pendant six jours, on ne lui donna rien. Lorsqu'il tomba d'épuisement, on lui offrit de manger et de boire, il eut encore la force de répliquer : « *Si j'accepte, vous ne me laisserez pas parler de Dieu, je n'ai pas besoin de votre nourriture, celle du Ciel me suffit.* » Il mourut le même jour, après avoir récité à voix haute le *CREDO*.

Les religieux payèrent aussi leur tribut. Ce fut le cas des trappistes de Chengtu, dont le sous-prieur fut torturé six mois durant ; quand son corps fut rapporté au monastère, ce n'était plus qu'une plaie, remplie de vermine. Le Père Yeou, qui avait été appréhendé en même temps, resta suspendu par les poignets solidement garrottés derrière le dos pendant six jours et six nuits consécutifs, il rendit l'âme après dix mois de mauvais traitements.

Tout était fait pour réduire les prisonniers à l'état de loques humaines : interrogatoires incessants, travaux fatigants, privations de sommeil, nourriture exécrable et insuffisante. Le Père Vasquez, par exemple, pesait 72 kg quelques jours avant son arrestation, 38 kg le jour de son expulsion. Pour ces malheureux, ainsi affaiblis, les séances quotidiennes de confession publique ou, pire encore, les jugements populaires étaient des épreuves morales qui ébranlaient leur équilibre psychique.

DIVERS LAÏCS

Pourtant, les cas de résistances héroïques ne manquèrent pas, comme cette jeune fille qui criait de douleur pendant le supplice de la suspension, mais

qui retrouva aussitôt après le sourire. À son bourreau interloqué, elle répliqua : « *Dans la torture, on ne peut que sentir les coups, après nous sommes contents d'avoir souffert pour le Christ.* »

Il n'empêche que la tentation d'apostasier était très forte. Si beaucoup y succombèrent, d'autres la surmontèrent à l'exemple de Liou, brillant jeune homme de vingt-cinq ans, sachant l'anglais et le français, fonctionnaire du gouvernement mais catholique pratiquant. Arrêté, on lui proposa d'accuser son curé et d'être libéré avec un avancement, ou bien d'être fusillé.

Le soir, il alla voir le prêtre, prisonnier lui aussi, et lui demanda la permission de parler contre lui, parce qu'il allait se marier et que sa fiancée l'attendait. Le prêtre lui permit de parler, mais pas de mentir, et lui rappela la parole de Notre-Seigneur de ne pas craindre ceux qui peuvent tuer le corps, mais ne peuvent ravir l'âme. Or, Liou savait bien que s'il ne mentait pas, il serait fusillé.

Au bout d'un moment, il dit au prêtre : « *Si vous apprenez que j'ai été fusillé, vous saurez que je n'ai accusé personne et que j'ai gardé ma foi, car ils ne veulent que cela, me faire apostasier... et pourtant, je pourrais avoir une si belle place dans le nouveau Régime.* »

Quelques jours plus tard, le prêtre exulta en entendant le commissaire du peuple les exhorter à ne pas faire comme Liou : « *Le gouvernement lui promettait une belle place, il a refusé, et après sa condamnation, il s'est montré plus fanatique que jamais, il a préféré la mort. Ne faites pas comme lui !* »

Les enfants ne furent pas épargnés et se montrèrent aussi courageux, comme cette petite fille, appelée à la police pour signer un texte d'accusation de la Légion de Marie. Elle refusa. On la menaça de l'enfermer en prison, de lui couper la tête. On la pressa de bien réfléchir aux conséquences de sa décision.

« *J'ai déjà réfléchi, j'ai demandé et j'ai la réponse !*
 – *À qui as-tu demandé ?*
 – *À Jésus, il est dans mon cœur et il m'a dit de ne pas signer.* »

DES MESSIEURS ET DES DAMES DE RANGS ET DE CONDITIONS DIFFÉRENTES

Combien aussi voulaient recevoir les sacrements à tout prix. Tel ce meunier, condamné à mort, qui demanda d'aller voir le prêtre sous prétexte de clarifier des dettes. Pensant qu'il y aurait peut-être là matière à accusation nouvelle, on le lui accorda. Devant le prêtre, une fois l'affaire vite réglée, le pauvre homme se tourna vers le chef de ses gardiens : « *N'aie pas peur, lui dit-il, je ne parlerai pas au Père, lui ne me parlera pas. Je suis chrétien, je veux maintenant régler les affaires de mon âme. Je vais dire tout haut*

ce que j'ai fait de mal dans ma vie, contre Dieu et contre les hommes, pour obtenir le pardon du Christ que me donnera le Père ici présent. »

Aussitôt le voici à genoux. Devant les soldats, trop interloqués pour intervenir, et devant le prêtre qui tremblait d'émotion, il fit une confession générale en s'aidant d'un grossier morceau de papier où il avait écrit les péchés qu'il craignait d'oublier !

En traçant sur lui le signe de croix de l'absolution, le prêtre pleurait. Les soldats étaient pétrifiés. Le prêtre put revenir sans encombre lui porter la communion. Quelques jours plus tard, le meunier était fusillé.

Les femmes n'étaient pas les moins courageuses. Elles faisaient de la résistance passive lors des séances d'endoctrinement, où elles venaient avec leurs bébés qu'elles faisaient pleurer !

Mais elles aussi connurent la torture, comme cette femme, suspendue longtemps par les bras, à qui on demandait de renoncer à sa religion étrangère, et qui répondit : « *Ma religion n'est pas étrangère, elle est catholique. C'est la vôtre qui est étrangère, c'est celle de Staline.* » Sous la torture et les coups redoublés, elle répétait : « *Vous pouvez me couper tous les membres, tous mes membres vous diront que je suis chrétienne.* »

Pour d'autres, la fidélité à l'Église entraîna la déchéance. Ainsi dans une famille bourgeoise, aisée, le mari fut emmené par la police et son épouse laissée sans nouvelles. Elle continua le travail de son mari, tout en attendant son septième enfant. Au bout de quelques mois, elle reçut un appel de la police l'informant que son époux avait signé un texte approuvant la triple autonomie, et qu'elle était invitée à le signer à son tour. « *Je suis sûre que mon mari n'a pas signé,* répondit-elle. *S'il l'avait fait, vous me l'auriez déjà rendu. Même s'il avait signé, je ne signerais pas, et s'il sortait de prison, j'irais à sa place.* » Elle ne fut pas inquiétée davantage, mais ne revit jamais son mari et bientôt toute la famille fut contrainte à la plus grande pauvreté.

On ne se lasse pas de lire le récit de ces martyrs des temps modernes, annoncés par Notre-Dame de Fatima. Terminons par deux exemples de vieillards.

Celui de ce vieux couple païen, gardiens de pagode, convertis en cachette. Au recensement de la population, comme ils étaient bien connus, sans leur poser de question, on inscrivit sur le registre : « *Sans religion* ». Mais le soir, la femme dit à son mari : « *Dans quelques jours, ils vont tuer les chrétiens... et ils vont nous oublier.* » Alors, le lendemain, ils retournèrent voir l'officier pour faire corriger leur identité : « *Nous sommes chrétiens, et s'il se passe quelque chose, il ne faudra pas nous oublier.* »

Ou encore l'exemple de ce vieillard de quatre-vingts ans, qu'on voulait faire passer à l'Église

« *patriotique* ». Après avoir écouté avec patience tous les arguments en faveur de sa trahison, il dicta cette simple phrase : « *Ma famille est catholique depuis trois cents ans. Je suis catholique depuis quatre-vingts ans. C'est tout ce que j'ai à vous dire. Cela suffit.* »

Quelques jours plus tard, comme il se mourait, un prêtre « *patriotique* » se présenta pour lui donner les derniers sacrements. Il refusa : « *Je veux recevoir le Jésus-Christ de notre Saint-Père le Pape.* »

Pouvait-il imaginer que, un jour, le Pape voudrait les contraindre de se rallier aux persécuteurs de la foi catholique ? Personne à cette époque n'aurait pensé une telle horreur, eux qui, au péril de leur vie, remettaient aux missionnaires expulsés des messages de fidélité à transmettre au Saint-Père. C'était le plus souvent : « *Dites au Saint-Père que nous l'aimons* », ou encore : « *Dites-lui que nous souffrons pour l'Église, pour lui. Dites-lui que nous lui sommes unis jusqu'à la fin.* »

Les « *clandestins* » d'aujourd'hui, dont le pape François semble ne pas faire grand cas de la souffrance, sont les descendants ou les héritiers spirituels de ces martyrs. Mesurons-nous le drame ?

SOIXANTE ANS DE CLANDESTINITÉ

La résistance héroïque des catholiques chinois ne semble pas avoir été prévue à ce point par les autorités. Aussi le « *Mouvement des Trois Autonomies* » marqua le pas en 1953. Ce ne fut qu'une légère accalmie. La persécution reprit, plus violente encore, après la publication en octobre 1954, de l'encyclique *AD SINARUM GENTEM*, dans laquelle le pape Pie XII acceptait certes que les activités d'évangélisation soient adaptées à chaque peuple, mais pas au point de corrompre le dépôt de la foi. Il condamnait donc officiellement les « *Trois Autonomies* » puisqu'une Église « *nationale* » ne serait plus l'Église catholique.

En 1955, pratiquement toutes les institutions de l'Église catholique étaient anéanties. Mais un réseau clandestin s'était développé, sur lequel les persécuteurs allaient s'acharner, cherchant surtout à susciter des ralliements au mouvement patriotique.

Plusieurs évêques et prêtres chinois responsables de ce qui restait de l'Église furent séduits. Certains parce qu'ils avaient été contaminés par la pensée du Père Lebbe, d'autres dans l'espoir de sauver ce qui pouvait l'être encore. C'est avec eux que le gouvernement forma en août 1957 l'*Association patriotique des catholiques chinois*, chargée essentiellement de contrôler l'Église catholique chinoise, « *officielle* ».

Le 13 avril 1958, deux évêques, élus par une assemblée patriotique locale sous le contrôle du Parti, furent sacrés sans l'accord de Rome. Le schisme était donc indéniablement consommé. Le pape Pie XII le condamna par son encyclique *AD APOSTOLORUM PRINCIPIS* du 29 juin 1958.

La persécution reprit alors de plus belle, l'accusation d'opposants à la réforme agraire du "*grand bond en avant*" remplaçant le crime d'impérialisme.

La "*révolution culturelle*" déclenchée en 1966 donna prétexte à de nouvelles persécutions, plus terribles encore, contre tous les chrétiens, même patriotiques. Toutes les églises furent fermées ! Mais la valeureuse Église "*clandestine*" ne fut pas anéantie.

Au contraire, les horreurs de la "*révolution culturelle*" provoquèrent de nombreuses conversions après la mort de Mao, en 1976. Toutefois, beaucoup rejoignirent l'Église "*patriotique*" avec laquelle il était plus facile d'entrer en contact, après la réouverture des églises à partir de 1978.

C'est que la Chine avait inauguré en 1971 une nouvelle politique étrangère d'ouverture au monde. Pour donner des gages de changement, le Parti, d'une part, atténua la répression sans qu'elle cesse totalement pour autant. D'autre part, il favorisa les menées de l'intrigant archevêque "*patriotique*" de Shanghai, Mgr Jin Juxian, à qui il permit de nombreux voyages à Rome et en Europe. L'Église "*patriotique*" adopta alors la réforme de la liturgie, puis le nouveau code de droit canonique, enfin le Catéchisme de l'Église catholique.

Durant toutes ces années, Rome n'avait cessé de déclarer sa volonté de renouer avec le gouvernement chinois. Paul VI, en pleine "*révolution culturelle*", avait fait l'éloge des gardes rouges ! Jean-Paul II avait plus d'une fois manifesté son désir de visiter la Chine. Aussi approuva-t-il que des séminaristes de l'Église "*patriotique*" viennent étudier dans les facultés de théologie américaines ou romaines, avec la permission du gouvernement.

Il accepta le prêt à l'Église officielle de professeurs pour ses séminaires. C'est ainsi que le futur cardinal Zen fut envoyé enseigner six mois par an au séminaire de Shanghai, de 1989 à 1996. Ce qui lui permit de constater qu'il y avait certes « *de bons séminaristes, beaucoup de prières, beaucoup de discipline* », mais aussi que la surveillance du Parti était omniprésente. Mgr Juxian voyageait toujours accompagné d'un prêtre marié qui le surveillait !

Cette première ouverture fut exploitée par les partisans de l'entente avec le gouvernement chinois, favorables aussi à une "*légitime*" inculturation de l'Église de Chine. On prétendit que, peu à peu, plus rien ne distinguait l'Église "*clandestine*" de l'Église "*patriotique*", sinon un passé douloureux qu'il convenait d'oublier. En 2007, le pape Benoît XVI écrivit aux catholiques de Chine pour les inviter au pardon et à la réconciliation. Des négociations furent menées entre Pékin et la secrétairerie d'État du Saint-Siège représentée par Mgr Parolin, devenu depuis le secrétaire d'État du pape François.

L'accord du 22 septembre 2018 levant l'excommunication des évêques patriotiques sacrés sans l'accord

de Rome, accordant au gouvernement chinois le choix des évêques, reconnaissant les circonscriptions ecclésiastiques de l'Église patriotique et donc, à terme, la suppression des diocèses clandestins, n'est donc que l'aboutissement d'un long processus, dont l'origine est finalement antérieure à la persécution communiste : c'est le triomphe du Père Ricci et du Père Lebbe... au prix de la trahison du sang des martyrs, mais aussi de la foi catholique intégrale !

La préface donnée par le cardinal Parolin au livre *L'ÉGLISE EN CHINE. UN AVENIR À ÉCRIRE*, du Père Antonio Spadaro, s.j., directeur de la revue *LA CIVILTÀ CATTOLICA*, confirme notre analyse. Selon *LA CROIX* du 17 mars 2019, la réflexion du cardinal part de la lettre apostolique *MAXIMUM ILLUD* de Benoît XV dont on sait tout ce qu'elle doit au Père Lebbe et « *dont il souligne un aspect "oublié" : la volonté du Pape de l'époque que les missions "ne soient pas une extension de la Chrétienté occidentale" (...). Tout en se refusant à oublier "le sacrifice" de tant de catholiques chinois, c'est cette sinisation de longue date de l'Église de Chine au sein d'une Église catholique universelle que le cardinal cherche à mettre en avant, à l'opposé des voix qui, à travers le monde et sous l'influence de l'alt-right américaine, cherchent à se poser en défenseur d'un soi-disant "Occident chrétien".* » Le cardinal invite donc ses lecteurs à « *dépasser la logique des oppositions faciles, pour saisir la véritable complexité du défi culturel, social et religieux de la Chine d'aujourd'hui, et à défaire progressivement les nœuds qui empêchent encore la joie d'une rencontre féconde* ».

Voilà donc l'opposition entre la foi catholique et l'idéologie marxiste ainsi que l'indépendance de l'Église face au pouvoir politique réduites au rang méprisable d'une « *opposition facile* », au profit de leur politique de paix universelle sans avoir à la demander au Cœur Immaculé de Marie !

Les catholiques "*clandestins*" de Chine sont donc désormais pris dans le même drame que nous, catholiques de Contre-Réforme : pour garder intacte la foi catholique, il leur faut s'opposer, sur la doctrine, au Pape qu'ils aiment certainement davantage que les pontifes de l'Église "*patriotique*" choisis par Pékin !

Mais ont-ils parmi eux un abbé de Nantes pour les guider et les maintenir sur « *la ligne de crête* », les retenir à leur tour sur la voie de la révolte et du schisme ? Prions Notre-Dame de Fatima, pour que les persécutions que subiront inmanquablement ceux dont l'anticommunisme se révélera, valent au Saint-Père la grâce miséricordieuse de se jeter repentant aux pieds de Notre-Dame pour, enfin, lui obéir et provoquer ainsi l'échec définitif des « *erreurs de la Russie* », en Chine comme ailleurs !

(père Pierre de la Transfiguration.

LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE, CHEMIN DU CIEL

ATTENTIFS à la Parole de Dieu tombée de la bouche de sa divine Mère, au début du siècle dernier, nous avons entrepris de « *la dire à tout le monde* », selon les dernières recommandations faites à Lucie par sainte Jacinthe, avant de mourir. Parce que c'est une question de vie ou de mort ici-bas et au-delà !

Le vingtième siècle fut le champ clos du combat qui mit aux prises les deux créatures les plus antagonistes qui soient : le prince des enfers, Satan et ses armées, levés contre la toute pure et humble Immaculée Vierge Marie.

Les temps modernes, disait le Père Maximilien-Marie Kolbe, sont dominés par Satan et ils le seront encore davantage à l'avenir. L'Immaculée seule a reçu de Dieu la promesse de la victoire finale sur Satan.

La tragédie de ce grand combat fut révélée au Portugal, à Fatima en 1917. « *En ces temps-là, raconte Lucie, on ne faisait plus le Mois de Marie à l'église paroissiale. Nous étions dans les premiers temps de la République. L'Église était persécutée.* » Le Portugal est une Chrétienté préservée ; une nation catholique où les diaboliques ont pris le pouvoir en 1910. Les paysans y menaient une vie laborieuse, dure, mais aussi joyeuse, imprégnée d'une piété solide et d'une foi profonde. Ainsi dans les familles dos Santos et Marto.

L'année 1914 fut marquée par la mort de saint Pie X, prophète de la "Guerre", la *Guerrone*, la Grande Guerre qu'il avait vue venir sur un monde rebelle à son Créateur et Rédempteur. L'enfer sur la terre ! Or, le mystère des révélations de Fatima a commencé de la façon la plus simple qui soit dès 1915, par la mystérieuse approche des anges, d'un Ange apparu, silencieux, à Lucie ; « *bêtises d'enfant* », prononça Maria Rosa en réponse à Lucie qui ne savait comment raconter.

L'ANGE PRÉCURSEUR

1916 : l'année fut marquée par trois apparitions très explicites de l'Ange à Lucie, François et Jacinthe au printemps, à l'été et à l'automne.

LA PREMIÈRE FOIS « *nous étions en train de jouer depuis quelque temps, lorsqu'un vent violent secoua les arbres, et nous fit lever la tête pour voir ce qui arrivait, car le temps était serein. Nous aperçûmes alors, à une certaine distance, au-dessus des arbres qui s'étendaient du côté du levant, une lumière plus blanche que la neige, qui avait la forme d'un jeune homme de quatorze ou quinze ans. Elle était transparente, plus brillante qu'un cristal traversé par les*

rayons du soleil, et d'une grande beauté. À mesure que cette apparition approchait, nous distinguions mieux ses traits. Nous étions tout surpris, impressionnés, et nous ne disions mot.

« *En arrivant près de nous, cet être mystérieux nous dit :*

« *“Ne craignez pas ! Je suis l'Ange de la Paix. Priez avec moi !”*

« *Il s'agenouilla à terre et courba le front jusqu'au sol. Poussés par un mouvement surnaturel, nous l'imitâmes, et nous répétâmes les paroles que nous lui entendions prononcer :*

« *“Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas !”*

« *Après avoir répété trois fois cette prière, il se releva et nous dit :*

« *“Priez ainsi ! Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications.”*

« *Et il disparut.* »

« LA DEUXIÈME APPARITION, écrit Lucie, a dû avoir lieu au cœur de l'été, pendant les jours de grande chaleur, alors que nous revenions avec le troupeau au milieu de la matinée, pour le sortir de nouveau sur le soir seulement. Nous passions alors les heures de la sieste à l'ombre des arbres qui entouraient le puits [de l'Arneiro]. Nous y étions en train de jouer.

« *Soudain, raconte Lucie, nous vîmes le même Ange près de nous.*

– *Que faites-vous ?* nous dit-il. *Priez, priez beaucoup ! Les Saints Cœurs de Jésus et de Marie ont sur vous des desseins de miséricorde. Offrez sans cesse au Très-Haut des prières et des sacrifices.*

– *Comment devons-nous nous sacrifier ?* demandai-je.

– *De tout ce que vous pourrez, offrez à Dieu un sacrifice, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs. De cette manière, vous attirerez la paix sur votre patrie. Je suis son Ange gardien, l'Ange du Portugal. Surtout, acceptez et supportez avec soumission les souffrances que le Seigneur vous enverra.*

« *Ces paroles, raconte Lucie, étaient comme une lumière qui nous faisait comprendre qui est Dieu, combien Il nous aime et veut être aimé de nous, la valeur du sacrifice et combien celui-ci Lui est agréable, comment, par égard pour lui, Dieu convertit les pécheurs. C'est pourquoi, dès ce moment, nous avons commencé à offrir au Seigneur tout ce qui*

nous mortifiait, mais sans chercher à nous imposer d'autres mortifications ou pénitences, à l'exception des heures que nous passions, prosternés jusqu'au sol, à répéter la prière que l'Ange nous avait apprise. Nous restions longtemps prosternés, répétant cette prière parfois jusqu'à tomber de fatigue.»

LA TROISIÈME APPARITION les trouva le visage contre terre, récitant la prière de l'Ange : « Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime ! » etc., raconte Lucie.

« Je ne sais combien de fois, nous avons répété cette prière lorsque nous vîmes briller au-dessus de nous une lumière inconnue. Nous nous sommes relevés pour voir ce qui se passait et nous avons revu l'Ange qui tenait dans sa main gauche un calice sur lequel était suspendue une Hostie de laquelle tombaient quelques gouttes de Sang dans le calice.

« Laissant le Calice et l'Hostie suspendus en l'air, il se prosterna près de nous jusqu'à terre et répéta trois fois cette prière :

« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre le très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. »

« Puis, se relevant, il prit de nouveau dans ses mains le Calice et l'Hostie. Il me donna la Sainte Hostie et partagea le Sang du calice entre François et Jacinthe en disant en même temps :

« Mangez et buvez le Corps et le Sang de Jésus-Christ, horriblement outragé par les hommes ingrats. Réparez leurs crimes et consolez votre Dieu. » »

L'année suivante, les six grandes apparitions de la Vierge Marie se succédèrent de mai à octobre 1917 :

DIMANCHE 13 MAI 1917

« La première apparition de Notre-Dame, raconte sœur Lucie, vint de nouveau nous plonger dans le surnaturel, mais d'une manière beaucoup plus suave que les apparitions de l'Ange. Au lieu de cet anéantissement en la divine présence, qui nous prostrait, même physiquement, celle-ci nous laissa une paix, une joie expansive qui ne nous empêchait pas de parler ensuite de ce qui s'était passé », comme d'un Évangile nouveau, une « Bonne Nouvelle » : promesse à Lucie et Jacinthe d'aller au Ciel, et François aussi, à condition qu'il « récite beaucoup de chapelets ». Promesse aussi d'avoir « beaucoup à souffrir », mais avec le réconfort de « la grâce de Dieu » (IL EST RESUSCITÉ n° 196, mars 2019 p. 24).

Précédée d'un « éclair » qui brilla à deux reprises,

« sur un petit chêne-vert, une Dame, toute vêtue de blanc, plus brillante que le soleil », apparut à Lucie, François et Jacinthe. Lucie prit la parole :

« D'où vient Votre Grâce ?

– Je suis du Ciel.

– Et que veut de moi Votre Grâce ?

– Je suis venue vous demander de venir ici pendant six mois de suite, le 13, à cette même heure. Ensuite, je vous dirai qui je suis et ce que je veux. Après, je reviendrai encore ici une septième fois.

– Et moi aussi, est-ce que j'irai au Ciel ?

– Oui, tu iras.

– Et Jacinthe ?

– Aussi.

– Et François ?

– Aussi, mais il devra réciter beaucoup de chapelets. »

Le lendemain, Lucie, s'aperçoit avec stupeur que Jacinthe a tout raconté à la table familiale.

« Qu'est-ce que tu leur as dit ?

– J'ai dit que Notre-Dame nous a promis de nous emmener au Ciel.

– Et tout de suite, tu es allée dire cela ?

– Pardonne-moi, je ne dirai plus rien à personne ! »

Et elle tiendra parole... Mais ce n'est pas encore cela « le secret » !

« Voulez-vous vous offrir à Dieu pour supporter toutes les souffrances qu'Il voudra vous envoyer, en acte de réparation pour les péchés par lesquels Il est offensé, et de supplication pour la conversion des pécheurs ?

– Oui, nous le voulons.

– Vous aurez alors beaucoup à souffrir, mais la grâce de Dieu sera votre réconfort.

« C'est en prononçant ces dernières paroles (la grâce de Dieu, etc.) que Notre-Dame ouvrit les mains pour la première fois et nous communiqua, comme par un reflet qui émanait d'elles, une lumière si intense que, pénétrant notre cœur et jusqu'au plus profond de notre âme, elle nous faisait nous voir nous-mêmes en Dieu, qui était cette lumière, plus clairement que nous nous voyons dans le meilleur des miroirs.

« Alors, par une impulsion intime qui nous était communiquée, nous tombâmes à genoux et nous répétions intérieurement : « Ô Très Sainte Trinité, je Vous adore. Mon Dieu, mon Dieu, je Vous aime dans le Très Saint-Sacrement. » »

Cette prière résume toute notre religion révélée par les trois apparitions de l'Ange en 1916. Depuis, les enfants vivent en présence du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et brûlent d'amour du Corps et du Sang de Jésus auxquels ils ont communiqué.

« Les premiers moments passés, Notre-Dame ajouta :

– Récitez le chapelet tous les jours afin d'obtenir la paix pour le monde et la fin de la guerre. »

MERCREDI 13 JUIN 1917

Le mois suivant, « après avoir récité le chapelet avec Jacinthe, François et une cinquantaine d'autres personnes qui étaient présentes, raconte Lucie, nous vîmes de nouveau le reflet de la lumière qui s'approchait, ce que nous appelions "l'éclair", et ensuite, Notre-Dame sur le chêne-vert, tout comme au mois de mai ». Un témoin dira que « les branches de l'arbuste ployèrent en rond de tous les côtés, comme si le poids de Notre-Dame avait réellement porté sur elles ». Plutôt que "comme si", il vaudrait mieux dire *parce que* le poids du corps glorieux de Notre-Dame pesait en toute vérité sur ces branches du chêne-vert où Elle posait les pieds.

La différence entre l'impression d'« anéantissement » laissée aux enfants par l'apparition de l'Ange et ses révélations, et la « paix », la « joie expansive » laissées par celle de Notre-Dame, est comparable à la différence entre le jour et la nuit, dans notre vie religieuse, entre l'office de nuit, à matines, et celui du lever du jour, à laudes et prime.

À matines, Dieu est présent, mais dans la nuit de la foi, dont témoigne notre Père pour l'avoir vécue lui-même en récitant l'office divin :

« Quel soleil noir que le tien ! Que tu existes, voilà certes la chose du monde la mieux avérée. Le mystère de ton être, dans cette certitude, pénètre et envahit tout l'univers. Tu es le soleil à la lumière duquel se trouvent manifestées toutes les beautés et les vérités du monde.

« Mais Toi-même, pourquoi demeures-tu caché au sein de ta Nuée, pourquoi cette absence, ce silence, cette cruelle, cette mortelle indifférence à nos maux, à nos cris, à nos larmes ? » (Georges de Nantes, *PAGE MYSTIQUE* n° 64, février 1974)

Le 13 juin 1917, parut une lumière nouvelle sur notre monde. Le « reflet de cette lumière immense » qui est Dieu « avait pour but principal de mettre en nous une connaissance et un amour spécial envers le Cœur Immaculé de Marie », explique Lucie.

Qu'est donc ce culte nouveau ?

« *Que veut de moi Votre Grâce ?* demandai-je.

– *Je veux que vous veniez ici le 13 du mois prochain, que vous disiez le chapelet tous les jours et que vous appreniez à lire. Ensuite, je vous dirai ce que je veux.*

« Je demandai la guérison d'un malade.

– *S'il se convertit, il sera guéri durant l'année.*

– *Je voudrais vous demander de nous emmener au Ciel.*

– *Oui, Jacinthe et François, je les emmènerai bientôt, mais toi, Lucie, tu resteras ici pendant un certain temps. Jésus veut se servir de toi afin de me*

faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut, ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône.

– *Je vais rester ici toute seule ?* demandai-je avec peine.

– *Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas, je ne t'abandonnerai jamais ! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.*

« Ce fut au moment même où Elle prononça ces dernières paroles qu'Elle ouvrit les mains et nous communiqua, pour la deuxième fois, le reflet de cette lumière immense. En Elle, nous nous vîmes comme submergés en Dieu. Jacinthe et François paraissaient être dans la partie de cette lumière qui s'élevait vers le Ciel, et moi dans celle qui se répandait sur la terre.

« Devant la paume de la main droite de Notre-Dame se trouvait un Cœur entouré d'épines qui s'y enfonçaient. Nous avons compris que c'était le Cœur Immaculé de Marie, outragé par les péchés de l'humanité, qui demandait réparation.

« Il me semble que ce jour-là, écrit Lucie, ce reflet avait pour but principal de mettre en nous une connaissance et un amour spécial envers le Cœur Immaculé de Marie ; de même que les deux autres fois, il avait eu ce même but, mais par rapport à Dieu et au mystère de la très Sainte Trinité. Depuis ce jour, nous sentîmes au cœur un amour plus ardent envers le Cœur Immaculé de Marie. »

Ce que les enfants ont reçu de manière "infuse", nous pouvons, nous aussi, le recevoir de manière "acquise", à leur école, et éprouver alors « *un plus grand amour envers le Cœur Immaculé de Marie* ». Qu'est donc cette nouveauté ?

Tout commence par un acte de foi, celui-là même que l'Ange apprit aux enfants lors de la première apparition, au printemps 1916 : « *Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime.* »

« Père très bon, *je crois !* Ce matin radieux, la joyeuse lumière de votre Parole infaillible illumine tous les êtres de votre création et les transfigure. Au-delà de la matérialité comme inerte de leur nature ordinaire, un amour nouveau les revêt pour moi de splendeur. C'est une vie de l'au-delà qui les emplit, au point qu'elles me paraissent près de tressaillir, comme chante le psaume, pour votre unique louange. C'est trop de joie... Leur être, leur beauté m'assurent de votre nécessaire existence, et tandis qu'elles toutes auraient pu ne pas être, ni moi, puisque vous existez nous sommes conduits à cette écrasante vérité que, de toute éternité, vous êtes nécessairement, et tel que

vous voulez être, ô Vous, le seul Être qui soit à lui-même Cause de sa propre nature et de sa propre vie ! Déjà cette certitude me jette dans l'adoration. » (Georges de Nantes, *PAGES MYSTIQUES* : "MON DIEU, C'EST TROP DE JOIE !" juin 1971)

Lucie, François et Jacinthe aussi ! avec l'Ange agenouillé à terre et courbant le front jusqu'au sol : « Poussés par un mouvement surnaturel, nous l'imitâmes, et nous répétâmes les paroles que nous lui entendions prononcer :

« Mon Dieu, je crois, j'adore, j'espère et je vous aime. Je vous demande pardon pour ceux qui ne croient pas, qui n'adorent pas, qui n'espèrent pas, qui ne vous aiment pas. »

« Après avoir répété trois fois cette prière, il se releva et nous dit : "Priez ainsi ! Les Cœurs de Jésus et de Marie sont attentifs à la voix de vos supplications." »

Pourquoi « les Cœurs de Jésus et de Marie » ? Soyons attentifs à notre tour. L'amour premier que notre Créateur nous porte lorsqu'il nous pose dans l'être par amour, « s'obstine » en se faisant pardon et miséricorde, pour nous réconcilier avec lui, nous misérables pécheurs. Il nous envoie son propre Fils dans une nature semblable à la nôtre et fraternelle, "cordiale".

« Dès ce moment de sa conception, écrit l'abbé de Nantes en s'adressant à "notre très chéri Père Céleste", un cœur d'homme bat au rythme de votre Amour infini et ce Cœur Sacré désolé par nos ingratitude nous rend votre Paternité sensible au cœur. Ce divin Cœur porte, par la violence de ses pulsations, le Sang de sa vie et la grâce de son Amour jusqu'où il veut, de son vouloir d'homme fraternel, aller. C'est, au centre du monde, une source jaillissante de vie éternelle. *Vidi aquam egredientem a latere dextro...*

« Où vont la première tendresse et le premier flot du Sang de ce Cœur ? Ce Dieu fait homme aime une femme. La rencontre des mots, de ces très vieux mots usés, malmenés, d'amour d'homme et de femme, nous ramène au premier paradis de l'humanité, avant toutes nos misères, comme aux premiers jours candides de notre vie quand l'univers était pour nous le visage et le sein d'une mère. Ô dessein merveilleux de votre Sagesse paternelle, Jésus voit d'abord et il verra toujours, jusqu'à l'heure suprême de sa mort sur la Croix, l'humanité tout entière et toute sa création qu'il vient sauver à travers ce visage féminin, comme baignées dans cette tendresse virginale et maternelle.

« Ô joie, notre race malheureuse eut d'abord pour votre Fils bien-aimé la douceur et le charme de cette fille de Sion et ce regard chaste et joyeux dont elle enveloppait cet enfant qu'elle allaitait de son sein. Et

lui, pressant ce sein de sa menotte en un geste gracieux, choisissait d'instinct cette Mère pour coadjutrice future de toute son œuvre et pour reine de tout son domaine éternel. Un Dieu fait homme, et qui reçoit de son Père une Vierge Immaculée pour lui être une aide semblable à lui, Ève supérieure, en voilà assez pour reconstruire l'œuvre de la première création d'une manière plus admirable et plus sûre. *J'adore et j'aime ce mystère trinitaire qui affleure en nos existences.* » ("MON DIEU, C'EST TROP DE JOIE !" p. 162-163)

Les voyants de Fatima, eux, sont jetés dans la profondeur de ce mystère dès la troisième apparition de l'Ange à l'automne 1916, jusqu'où ? Jusque dans son prolongement eucharistique et rédempteur, par l'Immaculée Conception qui a donné « Corps » et « Sang » rédempteurs au Verbe « fait chair » :

« Très Sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous adore profondément, et je vous offre le très précieux Corps, Sang, Âme et Divinité de Jésus-Christ, présent dans tous les tabernacles de la terre, en réparation des outrages, sacrilèges et indifférences par lesquels Il est lui-même offensé. Par les mérites infinis de son très Saint Cœur et du Cœur Immaculé de Marie, je vous demande la conversion des pauvres pécheurs. » Soyez attentifs à la voix de nos supplications selon la parole de l'Ange...

Mais c'est lors de sa deuxième apparition, du mercredi 13 juin 1917, que Marie révèle à Lucie le dessein divin et lui annonce sa vocation, qui est aujourd'hui la nôtre :

« Tu resteras ici pendant un certain temps. Jésus veut se servir de toi afin de me faire connaître et aimer. Il veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé. À qui embrassera cette dévotion, je promets le salut », c'est-à-dire de les emmener au Ciel, comme François et Jacinthe.

« Ces âmes seront chéries de Dieu, comme des fleurs placées par moi pour orner son trône. »

Et moi, pendant ce temps-là :

« Je vais rester ici toute seule ?

– Non, ma fille. Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas. Je ne t'abandonnerai jamais ! Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu.

« Ce fut au moment où elle prononça ces dernières paroles qu'elle ouvrit les mains et nous communiqua, pour la deuxième fois, le reflet de cette lumière immense » qui est Dieu et l'amour de ce Dieu dans le Très Saint-Sacrement de l'autel.

« Devant la paume de la main droite de Notre-Dame se trouvait un Cœur entouré d'épines qui semblaient s'y enfoncer. Nous avons compris que c'était le Cœur Immaculé de Marie, outragé par les péchés de l'humanité, qui demandait réparation. »

Le fruit de cette vision du 13 juin fut donc une connaissance intime et un ardent amour du Cœur Immaculé de Marie entrant dans l'humanité pécheresse, révoltée contre son Créateur :

« *Jacinthe me disait de temps en temps : "Notre-Dame a dit que son Cœur Immaculé serait ton refuge et le chemin qui te conduirait jusqu'à Dieu. N'aimes-tu pas cela beaucoup ? Moi, j'aime tant son Cœur. Il est si bon !"* »

PREMIÈRES ATTAQUES DU DÉMON.

Dès le lendemain de la révélation du Cœur Immaculé de Marie, le 14 juin, le démon contre-attaquait... d'une flèche qui transperçait le cœur de Lucie.

Le curé de Fatima, après avoir interrogé les enfants, prononçait :

« *Cela pourrait être une tromperie du démon. Nous allons voir. L'avenir nous dira ce que nous devons en penser.* »

Pour Jacinthe, c'était tout vu : « *Non, ce n'est pas le démon, non ! On dit que le démon est très laid et qu'il est en dessous de la terre, en enfer. Cette Dame est si belle ! Et nous l'avons vue monter au Ciel !* »

Mais Lucie n'imaginait pas que monsieur le Curé pût se tromper ! « *Je commençais à éprouver des doutes au sujet de ces manifestations. Serait-ce le démon qui essayait par ces moyens de me perdre ?* »

Pour mettre le comble à son tourment, celui-ci lui apparut dans un rêve :

« *Je vis le démon qui, riant de m'avoir trompée, faisait des efforts pour m'entraîner en enfer. En me voyant entre ses griffes, je commençai à crier si fort en appelant Notre-Dame que je réveillai ma mère.* »

Première agonie de Lucie qui en connaîtra bien d'autres.

Tandis que Jacinthe disait : « *Ah ! si je pouvais mettre dans tous les cœurs le feu que j'ai là, dans ma poitrine, et qui me brûle et me fait tant aimer le Cœur de Jésus et le Cœur de Marie !* »

Cet incendie allumé sur la terre n'est pas éteint malgré tous les efforts du démon, et il nous atteint aujourd'hui :

« *Moi-même, écrit notre Père, perdu comme un néant et un misérable parmi des milliards de frères humains, lointainement lié par la parenté universelle des fils d'Adam à Jésus et à Marie, voilà que parvient jusqu'à moi l'onde d'un Sang vermeil émanée de ce Cœur d'homme sauveur et de ce Cœur de femme virginal et maternel, oui ! jusqu'à moi, en vertu de cette parenté dans la chair qui les lie à moi, voilà que m'atteint cette grâce de salut, cet amour, que dans leur esprit de famille ils me gardent comme à un fils et à un frère. Oh, que je suis heureux, je n'ai pas été oublié ! Par eux, mon Rédempteur et*

son admirable coadjutrice, me voici remis en union avec vous, ô Père très clément. Par eux me voici rempli de l'Esprit-Saint et devenu membre vivant de ce Corps mystique que leur grâce entraîne sur le chemin de la résurrection bienheureuse. Mais ce qui me bouleverse, c'est ce toucher divin, d'une Chair et d'un Sang précieux, dans ma chair. Un feu m'a envahi. Purification par ce feu, illumination par ce feu, immolation par ce feu, béatitude dans ce feu ! »
 (« *MON DIEU, C'EST TROP DE JOIE !* » p. 163-164)

Ce n'est donc pas fini, ce n'est que le commencement d'une mort et d'une renaissance de l'Église et de la Chrétienté tout entière, au prix du terrible combat qui s'engage.

VENDREDI 13 JUILLET 1917 :

Le vendredi 13 juillet 1917, la Très Sainte Vierge descendait du Ciel une troisième fois, fidèle au rendez-vous. Monsieur le curé de Fatima ayant dit que « *ce pouvait être le démon* », Lucie était bien décidée à ne pas y aller... cédant ainsi à la tentation qui aurait précisément fait les affaires du démon ! Mais le matin, « *quand approcha l'heure à laquelle je devais partir, rapporte Lucie, je me sentis soudainement poussée à y aller par une force étrange à laquelle il m'était très difficile de résister. Je me mis alors en chemin et je passai par la maison de mon oncle pour voir si Jacinthe était encore là. Je la trouvai dans sa chambre avec son petit frère François, à genoux au pied du lit et pleurant.*

« *Vous n'y allez pas ?* demandai-je.

– *Sans toi, nous n'osons pas y aller. Allons, viens !*

– *Eh bien ! j'y vais,* leur répondis-je.

« *Alors, le visage joyeux, ils partirent avec moi.* »

Ti Marto, lui, avait résolu de se trouver auprès de ses enfants. La chaleur était torride, et l'on se protégeait du soleil avec les parapluies. « *Je me trouvai donc tout près de ma Jacinthe. Lucie, agenouillée un peu plus en avant, récitait le chapelet, et tous répondaient à haute voix. Le chapelet terminé, elle se leva si rapidement qu'elle ne sembla pas agir d'elle-même. Elle regarda vers le levant et s'écria :*

– *Fermez les parapluies ! Fermez les parapluies !* »

Ils servaient d'ombrelles, car il était midi et la chaleur était accablante...

« *Notre-Dame arrive !* »

« *Pour moi, avoue Ti Marto, j'avais beau regarder, je ne voyais rien. Cependant, en faisant plus attention, je vis comme un léger nuage cendré, qui planait sur le chêne-vert. Le soleil s'obscurcit, et l'on sentit un souffle frais, agréable. Il ne semblait plus que nous étions au plus fort de l'été. La foule était tellement silencieuse qu'on en était impressionné.*

« Alors, je commençai à entendre un son, un bourdonnement, quelque chose comme le bruit que ferait une grosse mouche dans une cruche vide. Mais je n'entendais aucune parole. »

Tous purent constater que le jour s'assombrissait, comme au moment d'une éclipse, tout le temps que dura l'extase des enfants. Tandis que la température diminuait sensiblement et que la teinte de la lumière se modifiait, l'atmosphère devint jaune d'or et une nuée blanchâtre, fort agréable à voir, enveloppa les voyants.

Lucie demeurait absorbée dans sa contemplation, comme en extase. Alors, Jacinthe intervint :

« Allons, Lucie, parle ! Ne vois-tu pas qu'Elle est déjà là et qu'Elle veut te parler ? »

Humblement, comme pour implorer son pardon d'avoir douté, Lucie demanda une fois de plus :

« Que veut de moi Votre Grâce ? »

– *Je veux que vous veniez ici le 13 du mois qui vient, que vous continuiez à réciter le chapelet tous les jours en l'honneur de Notre-Dame du Rosaire, pour obtenir la paix du monde et la fin de la guerre, parce qu'Elle seule pourra vous secourir.* »

C'est dire que cette Première Guerre mondiale est une Croisade, car le nom de « Notre-Dame du Rosaire » fut donné par Grégoire XIII à Notre-Dame de la Victoire dont la fête avait été instituée par saint Pie V en action de grâces pour la victoire de Lépante contre les Turcs (7 octobre 1571).

Pensant à sa mère et à monsieur le Curé qui doutaient, Lucie dit :

« Je voudrais vous demander de nous dire qui vous êtes, et de faire un miracle afin que tous croient que Votre Grâce nous apparaît. »

– *Continuez à venir ici tous les mois. En octobre, Je dirai qui Je suis, ce que Je veux, et Je ferai un miracle que tous verront pour croire.*

« *Sacrifiez-vous pour les pécheurs, et dites souvent à Jésus, spécialement lorsque vous ferez un sacrifice :*

« *Ô JÉSUS, C'EST PAR AMOUR POUR VOUS, POUR LA CONVERSION DES PÉCHEURS, ET EN RÉPARATION DES PÉCHÉS COMMIS CONTRE LE CŒUR IMMACULÉ DE MARIE.* » »

« **L'ENFER OÙ VONT LES ÂMES DES PAUVRES PÉCHEURS** »

« *En disant ces dernières paroles, elle ouvrit de nouveau les mains, comme les deux derniers mois. Le reflet de la lumière parut pénétrer la terre et nous vîmes comme un océan de feu. Nous voyions les démons et les âmes des damnés plongés dans ce feu.* »

Comment douter de cette révélation terrifiante de l'enfer éternel ? Ce qu'ils ont vu, de leurs yeux

vu, saint Jean l'a décrit dans l'Apocalypse (19, 20 ; 20, 10). La description de Lucie est implacable :

Les âmes damnées « étaient comme des braises transparentes, noires ou bronzées, ayant formes humaines. Elles flottaient dans cet incendie, soulevées par les flammes qui sortaient d'elles-mêmes, avec des nuages de fumée. Elles retombaient de tous côtés, comme les étincelles dans les grands incendies, sans poids ni équilibre, au milieu des cris et des gémissements de douleur et de désespoir qui horrifiaient et faisaient trembler de frayeur. C'est à la vue de ce spectacle que j'ai dû pousser ce cri : "Aïe !" que l'on dit avoir entendu de moi. Les démons se distinguaient des âmes des damnés par des formes horribles et répugnantes d'animaux effrayants et inconnus, mais transparents comme de noirs charbons embrasés. »

La description est conforme à ce que vit Benoîte Rencurel, au dix-septième siècle :

« Une fois, les démons portèrent Benoîte dans les enfers, où elle vit une infinité de personnes de sa connaissance, qu'elle voyait depuis l'estomac, le reste du corps étant dans les flammes. » (Père Ludovic Frère, *SUIVEZ LE CHEMIN DU LAUS*, 2014, p. 52)

À Fatima, « *cette vision ne dura qu'un moment, grâce à notre bonne Mère du Ciel qui, à la première apparition, nous avait promis de nous emmener au Ciel. Sans quoi, je crois que nous serions morts d'épouvante et de peur.* »

Jadis, au Laus, Benoîte « y était peu demeurée que deux anges vinrent la retirer de là et l'emporter chez elle, ce qui la consola grandement. Ils lui dirent que Dieu avait permis cela afin qu'elle eût de la compassion pour les pécheurs. L'Ange lui dit aussi : « *Vous avez vu, ma fille, ces flammes et ces feux ! Cette personne que vous savez, viendra là, ma fille. Avertissez-la bien de cela afin qu'elle en profite et qu'elle évite ces peines.* » » (ibid.)

À Fatima, c'est la Reine des anges en Personne qui, de ses mains lumineuses, a ouvert l'abîme aux yeux de Lucie, François et Jacinthe.

« *Effrayés, et comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers Notre-Dame qui nous dit avec bonté et tristesse* », et une expression douloureuse du regard qui impressionna Lucie plus vivement encore que la vision terrifiante elle-même :

« *"Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs. Pour les sauver, Dieu veut établir dans le monde la dévotion à mon Cœur Immaculé."* »

LE SALUT.

« *Si l'on fait ce que je vais vous dire, beaucoup d'âmes se sauveront et l'on aura la paix.* »

Une note récente de la Congrégation pour la

doctrine de la foi révèle que le Vatican ne sait plus de quoi l'homme doit être «sauvé» ! C'est pourquoi la Sainte Vierge descend du Ciel pour le rappeler par cette terrifiante vision de l'enfer dont trois enfants furent les témoins il y a cent ans, en prévision de cette formidable apostasie de la fin des temps. Il est donc urgent d'écouter ce que propose la belle Dame, d'en faire le plus grand cas. Ceux qui nous en ont dissuadés sont responsables des épouvantables malheurs du siècle dernier, annoncés en toutes lettres ce 13 juillet 1917, en pleine guerre :

«La guerre va finir. Mais si l'on ne cesse d'offenser Dieu, sous le règne de Pie XI, en commencera une autre pire. Quand vous verrez une nuit illuminée par une lumière inconnue, sachez que c'est le grand signe que Dieu vous donne qu'il va punir le monde de ses crimes, par le moyen de la guerre, de la famine et des persécutions contre l'Église et le Saint-Père.

«Pour empêcher cela, je viendrai demander la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé et la Communion réparatrice des premiers samedis. Si l'on écoute mes demandes, la Russie se convertira et l'on aura la paix.»

Mais Pie XI n'a rien voulu entendre.

«Sinon elle répandra ses erreurs à travers le monde, provoquant des guerres et des persécutions contre l'Église. Les bons seront martyrisés, le Saint-Père aura beaucoup à souffrir, plusieurs nations seront anéanties.»

«Notre-Dame nous a proposé ce jour-là, écrit l'abbé de Nantes, théologien de Fatima après le Père Alonso, une alliance de son Fils Jésus-Christ, Dieu, avec les hommes, alliance fille de la nouvelle et éternelle alliance scellée à jamais dans le Sang de l'Agneau et dans la foi indéfectible de son Église-Épouse, vraie fille d'Abraham et légitime détentrice de ses promesses.

«Alliance contractuelle, traité inégal où il est peu demandé à la créature et beaucoup promis, si toutefois elle se montre fidèle à son Sauveur et dévouée à la Médiatrice de cet accord, appliquée à satisfaire toutes leurs demandes et loyale dans ce service. C'est un minimum ! en échange duquel paix sur terre et gloire dans le Ciel seront notre récompense.»

La révélation du 13 juillet 1917 marque une nouvelle étape dans l'histoire de l'Église. Désormais, les affaires de ce siècle sont conduites d'En-Haut par Dieu selon les engagements de cette alliance, comme les avatars du peuple hébreu le furent selon l'Alliance mosaïque, et comme les bonheurs et les malheurs de la Chrétienté, de la France "fille aînée de l'Église", résultent de leur fidélité ou de leurs manquements au pacte de Reims, loi de Jésus-Christ leur Chef et leur mystique Époux.

Ce contrat d'alliance est scellé par le plus extraor-

dinaire miracle de tous les temps, annoncé le 13 juillet, trois mois à l'avance, «un miracle que tous verront pour croire». Désormais, c'est une course de vitesse entre la Vierge et le démon qui ne se laisse pas écraser la tête sans la "mordre au talon"...

«À la fin mon Cœur Immaculé triomphera. Le Saint-Père me consacra la Russie qui se convertira, et il sera donné au monde un certain temps de paix. Au Portugal se conservera toujours le dogme de la foi.»

Mais auparavant, avant «la fin», si l'on n'écoute pas les demandes de Notre-Dame? Voici ce qui arrivera. Les enfants en ont eu la vision prophétique ce même 13 juillet 1917 :

«Nous vîmes à gauche de Notre-Dame, un peu plus haut, un Ange avec une épée de feu à la main gauche ; elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais elles s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui ; l'Ange, désignant la terre de sa main droite, dit d'une voix forte :

“Pénitence, Pénitence, Pénitence !”

«Et nous vîmes dans une lumière immense qui est Dieu “quelque chose de semblable à l'image que renvoie un miroir quand une personne passe devant” : un Évêque vêtu de Blanc. “Nous eûmes le pressentiment que c'était le Saint-Père.”

«Plusieurs autres Évêques, prêtres, religieux et religieuses gravissaient une montagne escarpée, au sommet de laquelle était une grande Croix de troncs bruts comme si elle était en chêne-liège avec l'écorce [«Sur la Croix, il y avait le Christ», précisera sœur Lucie]. Le Saint-Père, avant d'y arriver, traversa une grande ville à moitié en ruine et, à moitié tremblant, d'un pas vacillant, affligé de douleur et de peine, il pria pour les âmes des cadavres qu'il trouvait sur son chemin. Parvenu au sommet de la montagne, prosterné à genoux au pied de la grande Croix, il fut tué par un groupe de soldats qui lui tirèrent plusieurs coups et des flèches. Et de la même manière moururent les uns après les autres les Évêques, prêtres, religieux et religieuses, et divers laïcs, des messieurs et des dames de rangs et de conditions différentes.

«Sous les deux bras de la Croix, il y avait deux Anges, chacun avec un vase de cristal à la main, dans lequel ils recueillaient le sang des martyrs, et avec lequel ils arrosaient les âmes qui s'approchaient de Dieu.»

Ainsi s'achève le grand "Secret".

Notre-Dame ajouta :

«Cela, ne le dites à personne. À François, oui, vous pouvez le dire. Quand vous récitez le chapelet, dites après chaque mystère :

« Ô mon Jésus, pardonnez-nous, sauvez-nous du feu de l'enfer, attirez au Ciel toutes les âmes, surtout celles qui en ont le plus besoin. »

« Il y eut un instant de silence et je demandai :

– *Votre Grâce ne me demande-t-elle rien de plus ?*

– *Non. Aujourd'hui je ne te demande rien de plus.*

« Et, comme d'habitude, elle commença à s'élever en direction du levant jusqu'au moment où elle disparut dans l'immensité du firmament.

« Enfin, dit encore Ti Marto, après que Lucie eut interrogé la Vision pour la dernière fois, on entendit comme un grand coup de tonnerre, et le portique, qu'on avait planté là pour y accrocher deux petites lanternes, trembla tout entier, comme s'il y avait eu un tremblement de terre. Lucie, qui était encore à genoux, se leva, et se tourna si vite que sa jupe se souleva comme un ballon. Et elle s'écria, en montrant le ciel : « *Elle s'en va ! Elle s'en va !* » Et après quelques instants : « *On ne la voit déjà plus.* » »

13 AOÛT :

LE RENDEZ-VOUS EMPÊCHÉ

Le vendredi 10 août 1917, Manuel Marto et Antonio dos Santos furent convoqués avec leurs enfants par Oliveira, président fondateur de la loge maçonnique de Vila Nova de Ourem, administrateur du canton, dénommé le « Ferblantier ». Seul Antonio se présenta avec sa fille. Celle-ci raconte :

« *L'Administrateur voulait à tout prix que je lui révèle le Secret, et que je lui promette de ne plus jamais retourner à la Cova da Iria. Il n'épargna pas les promesses et, à la fin, les menaces. Voyant qu'il ne pouvait rien obtenir, il me renvoya, protestant que, de toute manière, il obtiendrait ce qu'il voulait, même s'il fallait m'ôter la vie.* »

Finalement, le matin du 13 août, le Ferblantier se présenta à Aljustrel et emmena les enfants chez monsieur le Curé pour un nouvel interrogatoire. Comme Lucie persistait à dire ce qu'elle avait vu de ses yeux vu et ce que Notre-Dame lui avait dit, l'impie conclut avec une feinte conviction : « *Ce sont là des choses surnaturelles* » et fit monter les enfants dans sa voiture pour les emmener à Vila Nova de Ourem, afin de les séquestrer chez lui à l'heure de midi.

Pendant ce temps, la foule attendait les voyants. Quand quelqu'un annonça leur enlèvement, il s'éleva un brouhaha qui aurait tourné à l'émeute si, soudain, un coup de tonnerre n'avait retenti, suivi d'un éclair auquel succéda un petit nuage de couleur blanche, très léger, qui plana quelques instants au-dessus du chêne-vert, où se tenait la Sainte Vierge pour parler aux enfants... qui n'étaient pas là ! puis s'éleva vers le Ciel et disparut dans les airs.

La Sainte Vierge était donc venue ! Le coup de tonnerre et le petit nuage qui lui sert de véhicule sont présents dans le récit de son Assomption, *Dormitio* ou *Transitus Mariæ* ; il ne faut donc plus qualifier de « légendaire » ce récit antique qui témoigne de ce dont nous avons eu le spectacle sous nos yeux deux mille ans après.

Mais surtout, la Vierge miséricordieuse ne se montre même pas offensée par l'outrage du rendez-vous manqué ! Elle récrée ses fidèles pour qu'ils n'en fassent pas un malheur ! « *En regardant alors autour de nous, nous observâmes une chose étrange que nous devions voir encore dans la suite. Les visages des gens avaient toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, rose, rouge, bleu ; les arbres ne paraissaient pas avoir des rameaux et des feuilles, mais seulement des fleurs.* »

Cette transfiguration de toutes les choses de notre existence est un avant-goût du paradis. Le paradis est comme la terre, mais absolument transfiguré. « *Je suis du Ciel* », disait cette Dame de lumière, le 13 mai. Nous serons, nous aussi, du « Ciel », comme Elle, si nous lui obéissons comme des enfants, si nous avons la dévotion à son Cœur Immaculé.

En attendant, les enfants s'offrent au martyre. Les menaces que leur fait le Ferblantier, et cette prison dans laquelle il les a jetés, c'est sérieux ! Jacinthe pleure parce qu'elle ne pourra pas dire adieu à sa maman avant de mourir. Mais ils n'hésitent pas une seconde !

LE DIMANCHE 19 AOÛT : AUX VALINHOS.

Le dimanche 19 août, Lucie, François ainsi que son frère Jean, prirent le chemin des Valinhos, pour mener paître leurs troupeaux. Jacinthe, pour sa part, avait été retenue par sa mère. Vers 4 heures de l'après-midi, Lucie observa dans l'atmosphère les changements qui précédaient les apparitions de Notre-Dame. Elle fit appel à Jean : « *Va vite chercher Jacinthe ! Je te donne deux "vintems" si tu me la ramènes ! En voici déjà un, et je te donnerai l'autre quand tu reviendras.* »

Au premier éclair avait succédé un second. À ce moment même, Jacinthe arriva avec son frère. Notre-Dame se montra alors au-dessus d'un chêne-vert un peu plus élevé qu'à la Cova da Iria.

Quelle surprise, quelle joie de la revoir après le rendez-vous manqué du 13 août !

« *Que veut de moi Votre Grâce ?*

– *Je veux que vous continuiez d'aller à la Cova da Iria le 13, que vous continuiez de réciter le chapelet tous les jours. Le dernier mois, je ferai le miracle afin que tous croient. Si l'on ne vous avait pas emmenés à la ville, le miracle aurait été plus connu.* »

Ce miracle promis – « *afin que tous croient* » –, Notre-Dame prévient d'avance qu'il ne pourra pas être aussi éclatant, par la faute du Ferblantier qui avait tenté de l'empêcher plutôt que d'ouvrir les yeux sur la vérité des apparitions.

« *Saint Joseph viendra avec l'Enfant-Jésus, pour donner la paix au monde. Notre-Seigneur viendra bénir le peuple. Viendra aussi Notre-Dame du Rosaire et Notre-Dame des Douleurs.* »

Parce que c'est par Elle que saint Joseph et l'Enfant-Jésus donneront la paix au monde, par le Cœur Dououreux et Immaculé de Marie Victorieuse de toutes les hérésies.

JEUDI 13 SEPTEMBRE

Dès l'aube, toutes les routes menant à Fatima étaient noires de monde. On dénombra ce jour-là entre vingt-cinq mille et trente mille personnes. La plupart des pèlerins récitaient pieusement leur chapelet.

« Quand le moment fut venu, je m'en allai là-bas avec Jacinthe et François, au milieu des nombreuses personnes qui nous laissaient à peine avancer et qui, toutes, voulaient nous voir et nous parler. Il n'y avait aucun respect humain. Beaucoup de gens du peuple, et même des dames et des messieurs, fendait la foule qui se pressait autour de nous, venaient s'agenouiller devant nous, en nous priant de présenter à Notre-Dame leurs intentions. D'autres, qui ne parvenaient pas à s'approcher de nous, criaient de loin :

– *Pour l'amour de Dieu, demandez à Notre-Dame qu'Elle me guérisse mon fils, qui est estropié !*

– *Qu'Elle guérisse le mien, qui est aveugle !*

– *Le mien, qui est sourd !*

– *Qu'Elle me ramène mon mari qui est à la guerre !*

– *Qu'Elle convertisse un pécheur ! Qu'Elle me rende la santé, à moi qui suis tuberculeux !...*

« On voyait là toutes les misères de la pauvre humanité. Certains criaient même du haut des arbres ou des murs sur lesquels ils étaient montés pour nous voir passer.

« En répondant oui aux uns, en aidant les autres à se relever, nous avançons, grâce à quelques messieurs qui nous frayaient un passage à travers la foule.

« Quand je lis maintenant dans le Nouveau Testament les scènes touchantes du passage de Notre-Seigneur sur les routes de Palestine, je me rappelle ce que Notre-Seigneur m'a fait voir, quand j'étais encore une enfant, sur les pauvres chemins et sur les routes d'Aljustrel à Fatima, et à la Cova da Iria, et je rends grâce à Dieu, en lui offrant la foi de notre bon peuple portugais. Je me dis que si tous ces gens se prosternaient ainsi devant trois pauvres

enfants, uniquement parce que ceux-ci avaient reçu, de la Miséricorde divine, la faveur de parler avec la Mère de Dieu, que n'auraient-ils pas fait, s'ils avaient eu devant eux Jésus-Christ lui-même ? »

Les trois petits arrivèrent enfin près du chêne-vert, et Lucie, comme de coutume, demanda que l'on récite le chapelet avec elle. Tous se mirent donc à genoux, riches et pauvres, et répondirent à haute voix aux *Ave Maria*.

Vers midi, certains pèlerins aperçurent un globe lumineux qui glissait majestueusement dans l'espace. C'était le céleste véhicule de la Vierge Marie qui se dirigeait vers le chêne-vert. L'éclat du soleil diminua et l'atmosphère devint jaune d'or.

« *Que veut de moi Votre Grâce ?*

– *Continuez à dire le chapelet afin d'obtenir la fin de la guerre. En octobre, Notre-Seigneur viendra ainsi que Notre-Dame des Douleurs et du Carmel, saint Joseph avec l'Enfant-Jésus afin de bénir le monde. Dieu est satisfait de vos sacrifices, mais il ne veut pas que vous dormiez avec la corde. Portez-la seulement pendant le jour.*

– *Il y a ici cette petite, qui est sourde-muette, Votre Grâce ne voudrait-elle pas la guérir ?*

– *Au cours de l'année, elle éprouvera du mieux.*

– *J'ai bien d'autres demandes, les unes pour une conversion, les autres pour une guérison.*

– *Je guérirai les uns, mais les autres non, parce que Notre-Seigneur ne se fie pas à eux.* »

Présentant à Notre-Dame un flacon d'eau de senteur, Lucie lui dit :

« *On m'a donné cela. Votre Grâce le veut-elle ?*

– *Cela ne convient pas pour le Ciel.*

– *Il y a beaucoup de gens qui disent que je suis une menteuse, que je mériterais d'être pendue ou brûlée. Faites un miracle, pour que tous croient.*

– *Oui, en octobre, je ferai le miracle, pour que tous croient.*

« Elle commença à s'élever doucement en direction du levant jusqu'à disparaître dans l'immensité du Ciel. »

Lucie s'écria alors :

« *Si vous voulez La voir, regardez par-là !* »

Et elle montra du doigt la direction du levant. Alors, de nouveau, l'on vit le globe lumineux, de forme ovale, prendre son essor et s'éloigner de la Cova da Iria en direction de l'Orient.

« *La lumière qui l'environnait semblait lui ouvrir un chemin entre les astres, ce qui nous a fait dire quelquefois que nous avions vu s'ouvrir le Ciel.* »

Pendant le temps de l'apparition, la plupart des pèlerins avaient vu tomber du ciel comme une pluie de pétales blancs, ou de flocons de neige ronds et brillants qui descendaient lentement et disparaissaient en touchant terre.

Par trois fois se forma autour du chêne-vert une nuée agréable à voir qui s'élevait dans l'air avant de se dissiper.

La Sainte Vierge donna encore un autre signe de sa gracieuse présence : une nuée, agréable à voir, se forma autour de l'arc rustique qui dominait le petit tronc d'arbre déchiqueté. Montant du sol, elle s'amplifia et s'éleva dans les airs jusqu'à atteindre une hauteur de cinq ou six mètres, puis elle s'évanouit comme une fumée qui se dissipe au vent. Peu après, des volutes semblables se formèrent et se dissipèrent de la même manière. Et encore une troisième fois. Tout se passa comme si des thuriféraires invisibles encensaient liturgiquement la Vision. Les trois "encensements" durèrent ensemble tout le temps de l'Apparition, c'est-à-dire dix à quinze minutes.

Dans l'attente du 13 octobre, commença « *ce que j'appelle maintenant le commencement de la lutte diabolique contre le Message de Fatima, bien que, certainement, mes parents ne l'aient pas compris, ni moi non plus* », reconnaît Lucie.

Le 27 septembre 1917, le chanoine Formigão l'interrogeait :

« *Tu n'as pas peur que l'on te fasse du mal s'il n'arrive rien d'extraordinaire ce jour-là ?*

– *Non*, répondait fermement l'enfant, *je n'ai aucune peur.* »

Il lui dit un jour : « *Ma petite fille, tu as le devoir d'aimer beaucoup Notre-Seigneur à cause de tant de grâces et de bienfaits qu'il t'accorde.* »

« *Cette phrase se grava si intimement dans mon âme que, depuis lors, je pris l'habitude de dire constamment à Notre-Seigneur : "Mon Dieu, je vous aime en remerciement des grâces que vous m'avez accordées."* »

SAMEDI 13 OCTOBRE :

« JE SUIS NOTRE-DAME DU ROSAIRE »

« *Le 13 octobre prochain, se disait le chanoine Formigão, ou bien tout se dissipera comme par enchantement* », s'il ne se passe rien. « *Ou bien de nouvelles preuves, parfaitement concluantes, viendront confirmer celles qui existent déjà en faveur de la réalité des apparitions de la Vierge* », si elle fait le miracle annoncé depuis trois mois.

Début octobre, Maria do Carmo Menezes obtint des parents Marto et dos Santos la permission d'emmener Lucie et Jacinthe chez elle, à Reixida, pour qu'elles puissent s'y reposer huit jours. Elle donnera ce témoignage :

« *À moi, elles m'ont dit que ce qui les avait le plus impressionnées, c'était la vision de l'enfer. D'après ce qu'elles m'ont déclaré quelquefois, si cela avait duré une minute de plus, elles seraient mortes*

de peur. Elles m'en parlaient souvent. Et j'ai eu l'occasion de me rendre compte que c'était pareil avec d'autres personnes. J'ai toujours conservé l'idée que l'enfer était leur grande préoccupation.

« *Ce qui les inquiétait le plus, c'était la haine de tant de gens contre Dieu et les terribles conséquences éternelles de l'état de tant d'âmes. Et c'est même pour cela qu'elles insistaient tant sur la vision de l'enfer.* »

En revanche, ceux qui essayaient d'intimider les pasteurs en leur faisant croire qu'il arriverait un malheur le 13 octobre, en étaient pour leurs frais.

« *La rumeur avait couru, écrit sœur Lucie, que les autorités avaient décidé de faire exploser une bombe près de nous, au moment de l'apparition. Je n'en ressentis aucune crainte et, en parlant de cela avec mes cousins, nous disions : "Quelle joie si nous obtenions la grâce de monter avec Notre-Dame vers le Ciel !" Cependant, mes parents prirent peur...* »

La mère de Lucie, la veille du 13 octobre, le jour à peine levé, sauta du lit, réveilla sa fille et lui dit : « *Oh, Lucie ! il vaut mieux aller nous confesser. On dit que nous allons mourir à la Cova da Iria... Si Notre-Dame ne fait pas le miracle, on risque de nous tuer ! Aussi, il vaut mieux aller à confesse, pour être préparées et mourir.* »

Lucie lui répondit calmement : « *Si vous voulez vous confesser, j'y vais aussi ; mais ce n'est pas pour cela. Je n'ai pas peur qu'on nous tue. Je suis absolument sûre que Notre-Dame fera demain tout ce qu'elle a promis.* » Et l'on ne parla plus de confession.

Dès le 12 octobre, des groupes de pèlerins se mirent en marche sur les routes de Fatima. Et cela ne cessera plus, depuis cent ans, tous les 12 octobre que Dieu fait. Un vent du nord, froid et rude, annonçant l'hiver, faisait trembler les peupliers au bord des ruisseaux. La pluie tombait avec une douce obstination. Mais tous ces gens, pataugeant dans les larges flaques des chemins bourbeux, ne semblaient pas la sentir.

Ils marchaient, illuminés par la foi, dans l'attente du miracle que Notre-Dame avait promis aux enfants, pour le 13 à midi, heure du soleil. On récitait le chapelet, on chantait des cantiques et cela s'entendait jusqu'à Aljustrel.

Lorsque les pasteurs arrivèrent à la Cova da Iria, la foule était si dense qu'ils ne purent la traverser. Alors, un chauffeur prit Jacinthe dans ses bras et se fraya un passage en criant : « *Laissez passer les petits qui ont vu Notre-Dame !* »

« Un prêtre, qui avait passé la nuit à la Cova, demanda à Lucie à quelle heure Notre-Dame allait venir.

– *À midi*, lui répondit-elle.

« Le prêtre tira sa montre, et dit :

– *Voyez, il est déjà midi ! Notre-Dame ne ment pas ! Nous allons bien voir !* »

Il était bien midi à l'heure officielle mais pas encore à l'heure solaire. En effet, pour adopter l'heure des belligérants, le gouvernement portugais avait imposé au pays une heure légale qui avançait de quatre-vingt-seize minutes sur l'heure solaire.

« Quelques minutes s'écoulèrent ; l'abbé tira de nouveau sa montre, et dit :

– *Midi est déjà passé. Que tout le monde s'en aille !... Tout cela est une illusion !*

« Lucie ne voulait pas partir. Le prêtre se mit alors à pousser les enfants de ses deux mains, mais Lucie lui dit en pleurant :

– *Que ceux qui veulent s'en aller s'en aillent ! Moi, je ne pars pas. Je suis chez moi ici. Notre-Dame a dit qu'elle viendrait. Les autres fois, elle est venue, et maintenant aussi, elle va venir !* »

Il était à peu près 1 heure de l'après-midi, et il continuait à pleuvoir. Soudain, poussée par un mouvement intérieur, Lucie demanda à la foule de fermer les parapluies pour réciter le chapelet. Tous obéirent sans broncher.

Vers 13 h 30, c'est-à-dire environ midi à l'heure solaire, le soleil perça victorieusement l'épaisse couche de nuages qui le cachait jusque-là, et brilla intensément. Tout à coup, les trois enfants virent l'éclair, et Lucie s'écria : « *Silence ! Silence ! Notre-Dame va venir !* »

Maria Rosa qui était toute proche de sa fille lui murmura : « *Regarde bien. Prends garde de ne pas te tromper !* »

Mais Notre-Dame apparaissait déjà au-dessus du chêne-vert. Alors, Lucie tomba en extase. Son visage, de plus en plus beau, prit une teinte rose ; ses lèvres s'amincirent. Jacinthe, dans un geste de sainte impatience, donna un coup de coude à sa cousine et lui dit : « *Parle, Lucie, Notre-Dame est déjà là !* »

Lucie revint à elle-même et commença son entretien avec la Reine des Cieux : « *Que veut de moi Votre Grâce ?*

– *Je veux te dire que l'on fasse ici une chapelle en mon honneur. Je suis Notre-Dame du Rosaire. Que l'on continue toujours à réciter le chapelet tous les jours. La guerre va finir et les militaires rentreront bientôt chez eux.*

– *J'avais beaucoup de choses à vous demander : de guérir quelques malades et de convertir des pécheurs, etc.*

– *Les uns oui, les autres non. Il faut qu'ils se corrigent, qu'ils demandent pardon pour leurs péchés.* »

Et prenant un air plus triste : « *Que l'on n'offense*

pas davantage Dieu, Notre-Seigneur, car il est déjà trop offensé !

– *Vous ne voulez rien de plus de moi ?*

– *Non, je ne veux rien de plus de toi.*

– *Alors, moi, je ne demande rien non plus.* »

LE MIRACLE DU SOLEIL.

Lucie s'écria : « *Elle s'en va ! Elle s'en va !* » Et la voyante, de sa voix forte, lança : « *Regardez le soleil !* »

Ouvrant alors les mains, Notre-Dame les fit se réfléchir sur le soleil et, pendant qu'Elle s'élevait, le reflet de sa propre lumière continuait à se projeter sur le soleil. Tous purent le regarder sans avoir mal aux yeux. On aurait dit qu'il s'éteignait et se rallumait. Il lançait des faisceaux de lumière, de-ci, de-là, et peignait tout de différentes couleurs : les arbres, les gens, le sol, l'air.

Soudain, le soleil eut quelques secousses puis se mit à danser, à tournoyer sur lui-même. Il s'arrêta puis recommença par deux fois. Il semblait une roue de feu qui allait tomber sur la foule. À un moment, il parut vraiment se détacher du ciel et s'avancer sur la terre. Ce fut un instant terrible. On cria : « *Ô Jésus ! Nous allons tous mourir ! Notre-Dame, au secours !* »

Finalement, le soleil s'arrêta, et tous poussèrent un soupir de soulagement. Les vêtements trempés de pluie avaient séché en un instant. La Sainte Vierge avait ainsi multiplié les merveilles, en Mère attentive et bienfaisante. Le miracle annoncé par les enfants avait eu lieu. Tous avaient vu. Et la mère de Lucie déclara : « *Maintenant, on ne peut pas ne pas y croire ; car le soleil, personne ne peut y toucher.* »

Durant les dix minutes où la foule contempla ce grandiose miracle cosmique, les voyants purent admirer, en plein ciel, trois tableaux successifs des mystères du Rosaire résumant la vie de la Sainte Vierge : la Sainte Famille, puis Notre-Seigneur et Notre-Dame des Douleurs. Notre-Seigneur paraissait à l'âge adulte, vêtu de rouge ; et enfin Notre-Dame du Mont-Carmel. Notre-Seigneur et saint Joseph bénissaient la multitude.

Dans son *DEUXIÈME MÉMOIRE*, sœur Lucie écrit en 1937 :

« *Les paroles de cette apparition qui se gravèrent le plus dans mon cœur, furent la demande de notre Très Sainte Mère du Ciel : "N'offensez pas davantage Dieu Notre-Seigneur, qui est déjà trop offensé." Quelle plainte d'amour et quelle tendre supplication ! Qui me donnera de la faire résonner dans le monde entier afin que tous les enfants de la Mère du Ciel entendent le son de cette voix !* »

« *Lorsque le soleil se retrouva normal, raconte le Dr Carlos Azevedo Mendès, je pris Lucie dans*

mes bras pour la porter jusqu'à la route. Ainsi mon épaule fut la première tribune d'où elle a prêché le message que venait de lui confier Notre-Dame du Rosaire.

« Avec un grand enthousiasme et une grande foi, elle criait : *« Faites pénitence ! Faites pénitence ! Notre-Dame veut que vous fassiez pénitence. Si vous faites pénitence, la guerre finira... »*

« Elle paraissait inspirée, ajoute le docteur Mendès. C'était vraiment impressionnant de l'entendre. Sa voix avait des intonations comme la voix d'un grand prophète. »

Dans son *TROISIÈME MÉMOIRE*, sœur Lucie écrira en 1941 : *« Je crois que Dieu a voulu se servir de moi pour rappeler au monde la nécessité qu'il y a d'éviter le péché, de réparer les offenses envers Dieu par la prière et la pénitence. »*

Lorsque, le soir même, l'abbé Formigao demandait à Lucie : *« Notre-Dame a-t-elle employé le mot "Pénitence" ? »*

Lucie répondit : *« Non. Elle a dit qu'il fallait réciter le chapelet, nous corriger de nos péchés, et demander pardon à Notre-Seigneur, mais elle n'a pas parlé de pénitence. »*

En fait, Lucie mimait l'Ange qu'elle avait vu, le 13 juillet, *« à gauche de Notre-Dame, avec une épée de feu dans la main gauche. Elle scintillait, émettait des flammes qui paraissaient devoir incendier le monde ; mais ces flammes s'éteignaient au contact de l'éclat que, de sa main droite, Notre-Dame faisait jaillir vers lui ; l'Ange, désignant la terre de sa main droite, dit d'une voix forte :*

« "PÉNITENCE, PÉNITENCE, PÉNITENCE !" »

C'était déjà une version surnaturelle du "miracle du soleil".

★
★ ★

PONTEVEDRA :

JEUDI 10 DÉCEMBRE 1925

Après la mort de François (4 avril 1919) et de Jacinthe (20 février 1920), Lucie restait *« toute seule »*. Non pas, avait rectifié Notre-Dame, le 13 juin :

« Je vais rester ici toute seule ? » avait demandé Lucie après que Notre-Dame eut annoncé à François et Jacinthe qu'elle viendrait les chercher.

– *Non, ma fille,* avait répondu Notre-Dame. *Tu souffres beaucoup ? Ne te décourage pas, je ne t'abandonnerai jamais. Mon Cœur Immaculé sera ton refuge et le chemin qui te conduira jusqu'à Dieu. »*

Elle tint parole.

JEUDI 10 DÉCEMBRE 1925.

En 1925, Lucie avait dix-huit ans. Elle était postulante à Pontevedra, en Espagne, dans la vieille

et belle demeure des religieuses dorothées. Dans la soirée du 10 décembre, après le souper, elle reçut la visite de l'Enfant Jésus et de Notre-Dame, venus lui révéler les promesses attachées à la dévotion des cinq premiers samedis du mois, et lui demander de la répandre : la Très Sainte Vierge mit la main sur son épaule et lui montra en même temps un Cœur entouré d'épines qu'elle tenait dans l'autre main.

Au même moment, l'Enfant lui dit : *« Aie compassion du Cœur de ta très Sainte Mère, entouré d'épines que les hommes ingrats lui enfoncent à tout moment, sans qu'il y ait personne pour faire acte de réparation afin de les en retirer. »*

Ensuite, la Très Sainte Vierge dit : *« Vois, ma fille, mon Cœur entouré d'épines que les hommes ingrats m'enfoncent à chaque instant par leurs blasphèmes et leurs ingratitude. Toi, du moins, tâche de me consoler et dis que tous ceux qui, pendant cinq mois, le premier samedi, se confesseront, recevront la sainte Communion, réciteront un chapelet, et me tiendront compagnie pendant quinze minutes en méditant sur les quinze mystères du Rosaire, en esprit de réparation, je promets de les assister à l'heure de la mort avec toutes les grâces nécessaires pour le salut de leur âme. »*

« Après cette grâce, comment pouvais-je me soustraire au plus petit sacrifice que Dieu voudrait me demander ? Pour consoler le Cœur de ma chère Mère du Ciel, je serais contente de boire jusqu'à la dernière goutte le calice le plus amer. Je désirais souffrir tous les martyres pour offrir réparation au Cœur Immaculé de Marie, ma chère Mère, et lui retirer une à une toutes les épines qui le déchirent, mais je compris que ces épines sont le symbole des nombreux péchés qui se commettent contre son Fils, et atteignent le Cœur de sa Mère. Oui, parce que par eux beaucoup d'autres de ses fils se perdent éternellement. »

Lucie s'ouvrit aussitôt à sa supérieure, mère Magalhaes, de cette mission que lui confiait le Ciel. Elle en fit part aussi au confesseur de la maison, don Lino Garcia, qui lui fit remarquer que, seule, la supérieure ne pouvait rien. Sur les entrefaites, elle reçoit une réponse de Mgr Pereira Lopes auquel elle s'empresse d'écrire en lui donnant plus amples détails :

« Mon très Révérend Père, je viens bien respectueusement vous remercier de l'aimable lettre que vous avez eu la bonté de m'écrire. »

« Quand je l'ai reçue et que j'ai vu que je ne pouvais encore répondre aux désirs de la Sainte Vierge, je me suis sentie un peu triste. Mais je me suis tout de suite rendu compte que les désirs de la Très Sainte Vierge étaient que je vous obéisse. »

« Je me suis tranquillisée et, le lendemain, quand j'ai reçu Jésus à la communion, je lui ai lu votre »

lettre et je lui ai dit : « Ô mon Jésus ! Moi, avec votre grâce, la prière, la mortification et la confiance, je ferai tout ce que l'obéissance me permettra et ce que vous m'inspirerez ; le reste, faites-le vous-même. » »

« Le reste », c'est la diffusion de cette dévotion réparatrice dans toute l'Église.

« Je suis restée comme cela, jusqu'au 15 février. Ces jours-là ont été pour moi une continuelle mortification intérieure. Je me demandais si cela avait été un rêve ; mais je sais bien que non : je pensais que cela avait été vraiment la réalité. Mais comment, moi, qui avais si mal correspondu aux grâces reçues jusque-là, comment Notre-Seigneur daignait-il m'apparaître de nouveau ?

« Le jour où je devais aller me confesser approchait, et je n'avais la permission de rien dire ! Le dirai-je à Mère supérieure ? Mais, pendant la journée, mes occupations ne me le permettaient pas, et le soir, elle souffrait de maux de tête. Et alors, craignant de manquer de charité, je pensais : « Cela sera pour demain ; je vous offre ce sacrifice, ô ma Mère chérie. » Et ainsi, les jours se sont succédé les uns aux autres, jusqu'aujourd'hui. »

15 FÉVRIER 1926.

« J'étais occupée par mon emploi, et je ne songeais presque pas à cela. J'allais vider une poubelle en dehors du jardin. »

Au même endroit, quelques mois auparavant, elle avait rencontré un enfant à qui elle avait demandé s'il savait l'Ave Maria : « Il m'avait répondu que oui, et je lui avais demandé de me le réciter, pour l'entendre. Mais comme il ne se décidait pas à le dire seul, je l'avais récité trois fois avec lui. À la fin des trois Ave Maria, je lui avais demandé de le dire seul. Comme il restait silencieux et ne paraissait pas capable de le dire seul, je lui demandais s'il connaissait l'église de Sainte-Marie. Il répondit que oui. Je lui dis alors d'y aller tous les jours et de prier ainsi : « Ô ma Mère du Ciel, donnez-moi votre Enfant-Jésus ! » Après lui avoir appris cette prière, je m'en allais. »

Le 15 février 1926, en revenant comme d'habitude, après avoir rempli le même office, « je trouvai un enfant qui me parut être le même, et je lui demandai alors :

– As-tu demandé l'Enfant-Jésus à notre Mère du Ciel ?

« L'Enfant se tourna vers moi et me dit :

– Et toi, as-tu révélé au monde ce que la Mère du Ciel t'a demandé ?

« Et, ayant dit cela, il se transforma en un enfant resplendissant. Reconnaisant alors que c'était Jésus, je lui dis :

– Mon Jésus ! Vous savez bien ce que m'a dit

mon confesseur dans la lettre que je vous ai lue. Il disait qu'il fallait que cette vision se répète, qu'il y ait des faits pour permettre de croire, et que la Mère supérieure ne pouvait pas, elle toute seule, répandre la dévotion dont il était question.

– C'est vrai que la Mère supérieure, toute seule, ne peut rien, mais avec ma grâce, elle peut tout. Il suffit que ton confesseur te donne l'autorisation et que ta supérieure le dise pour que l'on croie, même sans savoir à qui cela a été révélé.

– Mais mon confesseur disait dans sa lettre que cette dévotion ne faisait pas défaut dans le monde, parce qu'il y avait déjà beaucoup d'âmes qui Vous recevaient chaque premier samedi, en l'honneur de Notre-Dame et des quinze mystères du Rosaire.

– C'est vrai, ma fille, que beaucoup d'âmes commencent, mais peu vont jusqu'au bout et celles qui persévèrent le font pour recevoir les grâces qui y sont promises. Les âmes qui font les cinq premiers samedis avec ferveur et dans le but de faire réparation au Cœur de ta Mère du Ciel me plaisent davantage que celles qui en font quinze, tièdes et indifférentes.

– Mon Jésus ! Bien des âmes ont de la difficulté à se confesser le samedi. Si vous permettiez que la confession dans les huit jours soit valide ?

– Oui. Elle peut être faite même au-delà, pourvu que les âmes soient en état de grâce le premier samedi lorsqu'elles me recevront et que, dans cette confession antérieure, elles aient l'intention de faire ainsi réparation au Cœur Immaculé de Marie.

– Mon Jésus ! Et celles qui oublieront de formuler cette intention ?

– Elles pourront la formuler à la confession suivante, profitant de la première occasion qu'elles auront de se confesser. »

« Aussitôt après, il disparut sans que je sache rien d'autre des désirs du Ciel jusqu'aujourd'hui. Et quant aux miens, c'est qu'une flamme d'amour divin s'allume dans les âmes pour que, soutenues dans cet amour, elles consolent vraiment le Cœur Immaculé de Marie.

« J'ai du moins le désir de consoler beaucoup ma chère Mère du Ciel, en souffrant beaucoup pour son amour. »

★
★ ★

TUY :

JEUDI 13 JUIN 1929

Le 20 juillet 1926, sœur Lucie quitte le couvent de Pontevedra pour entrer au noviciat des Dorothées, installé à Tuy, petite cité espagnole. Après sa prise d'habit le 2 octobre 1926, elle prononçait ses premiers vœux le 3 octobre 1928. En 1929, l'humble Maria

das Dores poursuit à Tuy sa vie cachée, si bien cachée que la plupart de ses compagnes ignorent encore qu'elle est la voyante de Fatima. Elle met en pratique le message de Notre-Dame, vivant sa règle à la perfection dans le don total aux saints Cœurs de Jésus et de Marie (...).

Alors se réalisa la promesse du grand Secret : « *Je viendrai demander la consécration de la Russie...* » Écoutons sœur Lucie raconter l'événement :

« (...) Ce fut à cette époque que Notre-Seigneur m'avertit que le moment était venu où il voulait que je fasse connaître à la sainte Église son désir de la consécration de la Russie et sa promesse de la convertir... La communication s'est produite ainsi :

« (13 juin 1929). J'avais demandé et obtenu la permission de mes supérieures et de mon confesseur de faire une heure sainte de 11 heures à minuit, dans la nuit du jeudi au vendredi de chaque semaine.

« Me trouvant seule une nuit, je m'agenouillai près de la balustrade, au milieu de la chapelle, pour réciter, prosternée, les prières de l'Ange. Me sentant fatiguée, je me relevai et continuai à les réciter les bras en croix. La seule lumière était celle de la lampe du sanctuaire.

« Soudain, toute la chapelle s'éclaira d'une lumière surnaturelle et,

sur l'autel, apparut une croix de lumière qui s'élevait jusqu'au plafond. Dans une lumière plus claire, on voyait sur la partie supérieure de la croix, une face d'homme, avec un corps jusqu'à la ceinture ; sur sa poitrine une colombe, également lumineuse, et cloué à la croix, le corps d'un autre homme.

« *Un peu en dessous de la ceinture de celui-ci, suspendus en l'air, on voyait un Calice et une grande Hostie sur laquelle tombaient quelques gouttes de sang qui coulaient sur les joues du Crucifié et d'une blessure à la poitrine. Coulant sur l'Hostie, ces gouttes tombaient dans le Calice.*

« *Sous le bras droit de la Croix se trouvait Notre-Dame avec son Cœur Immaculé dans la main... C'était*

Notre-Dame de Fatima avec son Cœur Immaculé dans la main gauche, sans épée ni roses, mais avec une couronne d'épines et des flammes.

« *Sous le bras gauche de la Croix, de grandes lettres, comme d'une eau cristalline qui aurait coulé au-dessus de l'autel, formaient ces mots : "GRÂCE ET MISÉRICORDE"*.

« *Je compris que m'était montré le mystère de la très Sainte Trinité, et je reçus sur ce mystère des lumières qu'il ne m'est pas permis de révéler.*

« Ensuite, Notre-Dame me dit : « *Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon*

Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander réparation. Sacrifie-toi à cette intention et prie."

« Je rendis compte de cela à mon confesseur, qui m'ordonna d'écrire ce que Notre-Seigneur voulait que l'on fasse. »

Il suffit de se représenter la scène décrite par sœur Lucie pour y découvrir des lumières inédites. Elle se déroule dans une « *lumière surnaturelle* » qui envahit soudain la chapelle dans la nuit du jeudi au vendredi où ne brillait jusque-là que « *celle de la lampe du sanctuaire* ». Cette « *lumière immense qui est Dieu* » redouble d'éclat lorsque apparaît sur l'autel « *une*

Croix de lumière qui s'élevait jusqu'au plafond ».

« *Sur la partie supérieure de la Croix, une face d'homme* », qu'elle ne nomme pas, « *avec un corps jusqu'à la ceinture* » qui ne fait qu'un avec « *un autre homme* » auquel il est pour ainsi dire incorporé, et qui est, lui, « *cloué à la Croix* ». Ils ne forment donc qu'un seul Être, avec la « *colombe également lumineuse* ». C'est pourquoi ils ne sont pas nommés. Si on les nomme, cet Être immense qui est Dieu est... TROIS, trois Personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit. Mais ici, ils ne font qu'un seul Être en Action avec la Vierge Marie, seule nommée, et son Cœur Immaculé offrant ce Saint-Sacrifice du Sang qui « *coule sur les joues du Crucifié et d'une blessure*



à la poitrine » de son Fils, et tombe sur l'Hostie et, de là, « dans le calice ».

C'est certainement en pensant à cette vision que sœur Lucie écrit, dans *LES APPELS DU MESSAGE DE FATIMA* :

« Quand la souffrance et l'angoisse nous accablent, souvenons-nous de Jésus-Christ au jardin des Oliviers et, comme Lui, disons à Dieu : "S'il est possible, Seigneur, éloignez de moi ce calice ; mais, si vous voulez que je le boive, que votre volonté soit faite et non la mienne." Lors même que notre affliction est grande, pensons que celle de Jésus a été plus grande encore, puisque son visage s'est couvert de grosses gouttes de sang, qui tombèrent jusqu'à terre.

« Oh ! comme j'aurais voulu être à ce moment-là auprès du Seigneur, pour essuyer sa Face avec un linge fin. Et conserver la relique du Sang de mon Dieu ! Mais, ce que je n'ai pas fait alors, je veux le faire aujourd'hui, parce que tous les jours le Sang de la Rédemption coule de son visage meurtri, de ses mains et de ses pieds transpercés, de son Cœur ouvert, et ce Sang est présent dans l'Hostie et le Vin consacrés sur l'autel du sacrifice ; et j'ai le bonheur de me nourrir de ce Corps et de ce Sang.

« Ave Maria ! »

Reprenons le récit de la théophanie :

« Ensuite, Notre-Dame me dit : " Le moment est venu où Dieu demande au Saint-Père de faire, en union avec tous les évêques du monde, la consécration de la Russie à mon Cœur Immaculé, promettant de la sauver par ce moyen. »

C'était en 1929. Si le Pape avait obéi, il n'y aurait pas eu de pacte germano-soviétique ni de Seconde Guerre mondiale. Mais en méprisant cette demande de la Mère de Dieu, Pie XI et ses successeurs ont précipité le monde dans des malheurs dont il subit encore aujourd'hui les conséquences. Néanmoins la promesse divine demeure, inconditionnelle : *« Cependant, le Cœur Immaculé de Marie sauvera la Russie, elle lui est confiée. »*

Et *« si cet acte de consécration de la Russie, par lequel nous sera accordée la paix, n'intervient pas ? La guerre cessera seulement lorsque le sang répandu par les martyrs sera suffisant pour apaiser la divine justice. »*

« "Elles sont si nombreuses les âmes que la justice de Dieu condamne pour des péchés commis contre moi, que je viens demander réparation. Sacrifie-toi à cette intention et prie." »

Ami lecteur, cette demande du Cœur Immaculé de Marie s'adresse à chacun de nous. Comment ne pas lui promettre d'y répondre de tout notre cœur avec le secours de sa sainte grâce.

Ainsi soit-il !

LA RÉVÉLATION DE FATIMA

L'abbé de Nantes, notre Père, écrivait en conclusion de son "*LIVRE D'ACCUSATION*" contre Jean-Paul II :

« La Très Sainte Vierge Marie, notre Reine et Souveraine, à qui est confié le Jugement de Dieu sur nous, dans la carence opiniâtre des juges ecclésiastiques et du Juge romain, nous a révélé le 13 juillet 1917 tout ce qui était nécessaire aux âmes pour leur salut éternel, aux nations pour leur salut temporel, à l'Église pour sa victoire sur les enfers déchaînés. »

C'était en 1983, avant le dévoilement du "Secret" que Jean-Paul II, lui, avait lu, après l'attentat commis contre lui par Ali Agça à Rome le 13 mai 1981. Or, continue notre Père, *« pour tout cela, dont vous n'avez pas fait cas, vous n'avez ressenti que mépris, horreur et haine. Ces trois vérités et justices vous accusent et vous terrassent. »*

Force est de constater que toutes nos démarches auprès de François pour attirer son attention sur la religion, le message et le secret de Fatima, se heurtent à la même « haine ». Il n'est que de relire ces pages étincelantes de la lumière descendue du Ciel pour constater qu'elles dénoncent les mêmes ténèbres à l'œuvre pour l'étouffer.

« LA RELIGION DU CIEL ET DE L'ENFER. »

« D'abord, à ces trois tout jeunes enfants, la Sainte Vierge a montré l'Enfer. Je vous défie bien de lire cette description de l'enfer dans quelque'un de vos solennels discours, écrit l'abbé de Nantes à Jean-Paul II. Car elle pulvérise tout votre optimisme humaniste et en montre le venin pour les âmes ! Car en voici la conclusion : Cette vision ne dura qu'un moment, grâce à notre bonne Mère du Ciel qui, à la première apparition, nous avait promis de nous emmener au Ciel. Sans quoi, je crois que nous serions morts d'épouvante et de peur. Effrayés, et comme pour demander secours, nous levâmes les yeux vers Notre-Dame qui nous dit avec bonté et tristesse : "Vous avez vu l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs." »

De ce jour, les enfants ne connaîtront plus de repos. Il ne leur suffit pas de se savoir sauvés. Sœur Lucie le dira au Père Fuentes le 26 décembre 1957 :

« Ma mission n'est pas d'indiquer au monde les châtiments matériels qui arriveront certainement si le monde ne prie pas et ne fait pas pénitence. Non, ma mission est d'indiquer à tous l'imminent danger où nous sommes de perdre notre âme à jamais si nous restons obstinés dans le péché. »

(Père Bruno de Jésus-Marie.



REINE DES MARTYRS, PRIEZ POUR NOUS !

PÈLERINAGES, retraites, publications mensuelles écrites et audiovisuelles, chantiers dans nos ermitages, camps-vélos et camp de la Phalange... Les travaux s'accroissent ! Mais nos "saints de chez nous" prennent soin de leurs communautés et leur ont envoyé un renfort très opportun. La famille s'agrandit !

QUATRE FRÈRES POUR TROIS BLANCHEURS

Oui, quatre d'un coup ! Du jamais vu... Et de mémoire de frère ancien, jamais notre chapelle n'avait vu si belle cérémonie que ce dimanche 17 mars, au cours de laquelle nos frères Edward de Notre-Dame de Montaigu, Albino de Marie-Médiatrice, Loïc de l'Ave Maria du Folgoët et Joseph Sarto du Christ-Roi reçurent, avec leur nom d'éternité, notre saint Habit. Il fallait entendre frère Gérard s'émerveiller de l'unanimité de notre assemblée, exprimée par le bel ensemble des chants, l'ordonnancement rigoureusement exécuté des rites liturgiques et la chaleur du baiser de paix des anciens à leurs quatre nouveaux petits frères !

Mais d'abord, la veille au soir, afin de manifester que cette date divise en avant et après leur carrière de serviteurs « *choisis, appelés et conduits* » par le Seigneur jusqu'à notre maison Saint-Joseph, nos quatre postulants commencèrent par faire publiquement leur coulpe, dont frère Bruno expliqua ensuite le sens : « Je donne aujourd'hui ce consentement à cette prédestination qui a fait naître dans mon cœur le désir d'être "votre serviteur et le fils de votre Servante", malgré mes nonchalances et infidélités dont je viens de confesser quelques exemples patents et non pas exhaustifs. »

Après cette salutaire purification, frère Bruno leur prêcha un véritable triduum sur les trois Blancheurs, jusqu'au 19 mars, fête de saint Joseph :

« Les noms que reçoivent nos jeunes frères pour tracer leur vocation renouent, en ces temps d'apostasie, le fil de l'antique alliance entre la blancheur première, celle de l'Immaculée conçue par la Sainte Trinité, avec celle du Saint-Sacrement, Verbe fait chair parmi nous, **Blanche Hostie**, "Dieu avec nous" pour offrir chaque jour et de tous les points de la terre son sacrifice rédempteur, et la blancheur du Saint-Père, "évêque vêtu de blanc" en toute vérité, pour la bonne garde de son Église avec le secours de saint Joseph, notre grand protecteur et gardien de la virginité de Marie, son épouse, Mère de Dieu.

« Il y a cent ans, le pape saint Pie X, Joseph Sarto, célébrait le cinquantenaire de la définition du dogme de l'Immaculée Conception, par le bienheureux et saint pape Pie IX, le 8 décembre 1854. Dans son encyclique *AD DIEM ILLUM LÆTISSIMUM* du 2 février 1904 (...) il mettait toute sa confiance en la Vierge Marie, victorieuse de toutes les hérésies, en son privilège insigne qui, en l'exemptant de toute tache, de tout contact avec le péché, lui donne une sainteté qui la met "au niveau" de la sainteté du Dieu trois fois saint, "en prévision du Sang du Christ", disait-il, c'est-à-dire en vue du Prix de la rédemption des pécheurs qu'Elle devra "fabriquer" de son Cœur Immaculé et en nourrir le Verbe, le Fils de Dieu et son Fils, lorsqu'Il viendra prendre chair dans ses entrailles. »

Ces premiers mots du sermon de frère Bruno à la grand-messe nous introduisaient dans le mystère de la Médiation universelle de Marie. Cette réalité est rigoureusement occultée dans l'Église conciliaire, mais notre frère nous la fit savourer pendant trois jours, en nous mettant à l'école du saint patron de l'un de nos nouveaux frères, méconnu lui aussi : le bienheureux Edward Poppe (1890-1924). Pour beaucoup, ce fut une découverte, et un enthousiasme immédiat. C'est dans le jardin de cet émule de saint Louis-Marie Grignon de Montfort que frère Bruno cueillit le bouquet final de son sermon :

« *Chacune des grâces de Jésus nous est donnée avec un sourire de Marie, Médiatrice de toutes grâces.*

« *Si Jésus est l'Hostie, Elle en est la monstration vivante.*

« *Voulez-vous réussir [à devenir un saint] ? Allez à Jésus par Marie. "Per Mariam ad Jesum."* »

C'est donc entourés de la tendresse maternelle de l'Immaculée que nos nouveaux frères prononcèrent, avant de communier, leurs vœux temporaires de pauvreté, chasteté et obéissance.

Ces vœux sont leurs armes, casque, lance et bouclier, pour le grand combat contre l'hydre de l'Antichrist dans lequel ils s'engagent, dans la garde rapprochée de saint Georges de chez nous ! C'était le sens du chant que nous leur avons offert au cours du repas de noces servi par nos sœurs : le poème de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus "Mes Armes". Nous l'avons légèrement adapté pour qu'il convienne mieux à des Petits frères du Sacré-Cœur, reprenant la mélodie même qu'avait choisie la sainte : celle du "Chant du départ" des Missions étrangères de Paris, composé par Charles Gounod, qui était l'organiste de leur chapelle.

« *Du Tout-Puissant j'ai revêtu les armes,
Le Sacré-Cœur a daigné m'enrôler.
Rien désormais ne me cause d'alarmes
De son amour qui peut me séparer ?
À ses côtés, m'élançant dans l'arène
Je ne craindrai ni le fer ni le feu
De l'ennemi l'attaque sera vaine,
Car je suis consacré à Dieu !
Ô mon Jésus, je garderai l'armure
Que je revêts sous tes yeux adorés.
Jusqu'au soir de ma vie, ma garde la plus sûre
Seront mes vœux sacrés. »*

NOTRE-DAME DE MONTAIGU.

Discutant avec nos amis Flamands à la sortie de la messe et pendant le repas, certains d'entre nous les interrogèrent sur cette Notre-Dame de Montaigu qui est désormais le titre de noblesse de notre frère Edward. « *Comment ? Vous ne connaissez pas Notre-Dame de Montaigu, Onze Lieve Vrouw van Scherpenheuvel ? Mais son sanctuaire est l'équivalent de Lourdes chez vous !* »

Heureusement, frère Bruno remédia bientôt à notre ignorance. Avant le Salut du Saint-Sacrement de l'après-midi, il nous offrit une escapade dans le Brabant flamand, pour découvrir ce sanctuaire qui fut le cœur de la Contre-Réforme catholique en Belgique face aux Provinces-Unies protestantes et qui demeure le grand symbole de la catholicité dans ce pays. Nous ne résistons pas à l'envie de vous retranscrire cette histoire merveilleuse :

« L'histoire de Notre-Dame de Montaigu commence au milieu du seizième siècle, quand ce territoire faisait partie du grand ensemble des Pays-Bas, véritable joyau dans la couronne de l'immense empire de Charles Quint « *sur lequel le soleil ne se couchait jamais* ». Les Pays-Bas étaient alors prospères, les arts y fleurissaient, leurs artisans étaient recherchés dans toute l'Europe.

« Sur le Mont Aigu, dans un vieux chêne, se trouvait une statuette de la Vierge Marie. Personne ne savait dire depuis combien de temps. On raconte qu'un jour, un berger y passa, voulut emporter la statue qui devint lourde comme du plomb, et resta cloué sur place. Son maître le retrouva ainsi au crépuscule, raccrocha la statue... et le berger put de nouveau se déplacer. Les gens des environs se tournaient vers cette Vierge afin d'obtenir toutes sortes de grâces, surtout la guérison des malades, et ils furent maintes fois exaucés.

« Sous le règne de Philippe II d'Espagne, fils de Charles Quint et héritier de son Empire, la guerre éclata dans les Pays-Bas. Guerre d'indépendance vis-à-vis des Espagnols, certes, mais surtout guerre de religion : les calvinistes s'étaient emparés du pouvoir dans les provinces du Nord et voulaient fonder

une république protestante séparée de l'Espagne. Philippe II, fidèle à sa foi, combattit cette tentative de toutes ses forces, et notamment en envoyant le duc d'Albe avec ses *tercios*, les meilleurs soldats de l'époque. Les Pays-Bas étaient à feu et à sang.

« En 1579, les provinces du Nord déclarèrent leur indépendance et formèrent la République des Provinces-Unies. Les provinces du Sud restaient fidèles au roi d'Espagne et à la religion catholique. À la mort de Philippe II, sa fille l'archiduchesse Isabelle et son mari l'archiduc Albert d'Autriche reçurent l'ensemble des Pays-Bas en héritage. Ils étaient fermement résolus à ne pas capituler devant les rebelles à Dieu et à leur Roi !

« Les archiducs figurent parmi les princes les plus catholiques de leur temps. Bien plus, ils sont tout à fait gagnés à la cause de la Contre-Réforme. Leur intention est de libérer le Nord de la dictature calviniste qui y tyrannise une grande majorité de braves gens restés catholiques. Ils peuvent compter sur l'armée espagnole, mais aussi sur un renouveau important au sein du clergé, suite au concile de Trente et au concile provincial de Malines (1607) qui ordonne la nomination d'évêques et d'abbés exemplaires. Ce sont les archiducs eux-mêmes qui désignent les candidats avec beaucoup de soin et de dévouement ; les contemporains aussi bien que les historiens modernes en témoignent. En outre, Albert et Isabelle n'épargnent par leur fortune quand il s'agit de rebâtir et de décorer les églises détruites par les iconoclastes protestants. Le style baroque fait triomphalement son entrée dans la contrée. C'est vraiment une Contre-Réforme catholique de grande envergure qui, sous leur houlette, prend forme aux Pays-Bas du Sud.

« Néanmoins, même au Sud il restait plusieurs secteurs calvinistes qui bravaient le pouvoir des archiducs, notamment à Sichem, tout près du Mont Aigu. Ces fanatiques détruisirent la petite chapelle en bois, érigée sur la colline, et brûlèrent la statuette de la Sainte Vierge. Mais peu de temps après, les catholiques prirent le dessus. Des mains pieuses installèrent une nouvelle statue, qui attira à ses pieds le jésuite Thomas Sailly, aumônier des soldats espagnols. Au pied du chêne, il fut guéri d'une maladie mortelle et c'est lui qui devint le grand propagateur de la dévotion parmi la noblesse et les grands de l'époque. Les pèlerins affluaient de plus en plus nombreux, les guérisons miraculeuses se multipliaient.

« En 1603, les archiducs en personne se rendirent au Mont Aigu, avec un vœu bien précis : la libération de la ville d'Ostende, toujours occupée par les calvinistes, ce qui représentait un danger permanent d'une invasion anglaise. Si les Espagnols n'arrivaient pas à prendre la ville, une poussée ennemie vers le cœur des Provinces du Sud était à craindre.

« Albert et Isabelle promirent de revenir chaque année, si leur prière était exaucée. Ils firent un don pour la construction d'une chapelle en pierre et, le 13 juillet, la première pierre en fut posée solennellement en leur nom. La Sainte Vierge vint à leur aide : en septembre 1604, après un siège de trois ans et trois mois, Ostende tomba soudainement. La menace qui pesait sur les provinces du Sud s'éloigna et la reconnaissance des archiducs fut grande.

« Tout ira très vite maintenant. L'archevêque de Malines ordonna une enquête sur les guérisons, il en résulta un *LIVRE DES MIRACLES* (soixante-treize guérisons inexplicables entre 1603 et 1605) qui connut un grand succès et sera traduit en plusieurs langues.

« Pour construire la chapelle exactement à l'emplacement du chêne, l'arbre fut abattu et on tailla plusieurs statuettes dans le bois. À l'instigation de l'archiduchesse surtout, elles vont se répandre dans toute l'Europe. L'une d'elles a même abouti à Montréal, entre les mains de sainte Marguerite Bourgeoys, qui y construira une chapelle où la statuette est encore vénérée sous le vocable de Notre-Dame de Bon-Secours. »

Le croiriez-vous ? À la suite de ce sermon de frère Bruno, ce sont nos communautés de Fons qui ont découvert que la dévotion pour Notre-Dame de Montaigu était également implantée chez eux ! Une autre statuette taillée dans l'antique chêne avait en effet abouti dans un collège d'Aubenas. Et dans les montagnes ardéchoises comme sur la colline flamande, la Sainte Vierge multiplia ses grâces et miracles avec une largesse royale !

Et frère Bruno de conclure : « La Vierge du chêne a été et est toujours la protectrice de la Belgique. Un jour viendra où, délivrées d'une fausse réforme tuant toute piété, de nouveau les multitudes y afflueront. Demandons pendant ce salut du Saint-Sacrement que la Belgique ait sa part au triomphe du Cœur Immaculé de Marie par une renaissance conquérante de la foi catholique ! »

C'est dans ce sanctuaire que le jeune séminariste Edward Poppe se consacra pour la première fois à la Sainte Vierge, le 16 mai 1912.

LES TROIS BLANCHEURS, AVEC EDWARD POPPE.

Qui est donc le bienheureux Edward Poppe ? Un cœur sacerdotal, eucharistique et marial. Un saint dont toute la vie et l'œuvre présentent une harmonie parfaite avec le message de Fatima qu'il ne connaissait pourtant pas (voir les deux heures de conférences par frère Pierre de la Transfiguration, disponibles sur notre site *VOD* sous le sigle N 29 : *Le bienheureux Édouard Poppe*). Il naquit dans la petite ville de Tamise, dans le diocèse de Gand, en Belgique, dans une famille pauvre et très pieuse : tous les enfants du foyer – deux garçons et six filles – consacreront leur vie à Dieu !

Son père, Désiré Poppe, était un homme d'une trempe remarquable. Boulanger laborieux, il comptait sur son fils aîné pour l'aider puis pour lui succéder dans son commerce. Il sacrifia néanmoins ses ambitions pour consentir à ce que son fils embrasse la vocation sacerdotale. Il lui permit de continuer ses études, mais à condition qu'il devienne un bon prêtre : pas un courtisan des riches, mais un sauveur et un consolateur des pauvres gens et des malheureux. Il l'avertit aussi de s'appliquer, sans attendre, à se vaincre, à renoncer à sa volonté propre et à se laisser mettre au second plan pour apprendre à obéir.

Le jeune garçon retint les leçons paternelles et, dès le petit séminaire, il se révéla un modèle de vertu, travaillant avec acharnement. Il pensait à son père qui épuisait sa santé pour payer sa scolarité et subvenir aux besoins de la famille. Désiré Poppe mourut d'ailleurs le 10 janvier 1907, en exprimant le désir qu'Edward poursuive ses études.

À l'issue de son séminaire, c'est encore la recommandation de son père qui décida de sa vocation. Tandis qu'il avait échoué trois fois pour entrer à l'abbaye bénédictine de Termonde, il eut une vision : « Une rue... une longue rue, beaucoup de maisons... des pauvres gens... des âmes. » Lorsqu'il effectuait des tournées pour distribuer le pain de la boulangerie, Edward avait appris à connaître la misère du monde ouvrier déchristianisé et victime des propagandes socialistes et marxistes. En grandissant, il avait constaté avec angoisse l'hostilité des ouvriers envers le clergé. Il résolut donc de devenir prêtre séculier pour se vouer à leur salut. Il l'expliqua à sa sœur religieuse, sœur Marie-Désirée : « Une voix me disait : “ Mon fils, je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive. Vois ces milliers de pauvres ouvriers qui, trompés par des chefs antichrétiens, ne veulent plus de moi. Je veux que tu ailles les arracher au Monde et que tu les ramènes au bercail de l'Église. Tu seras mon soldat, le soldat du Christ, et tu feras la guerre sainte dans ton propre pays. ” »

Quelques années plus tard, au cours de son service militaire, la lecture de l'*HISTOIRE D'UNE ÂME* l'enthousiasme et attise encore sa soif des âmes : « Ce livre m'a donné plus de plaisir et de profit que n'importe quel ouvrage de philosophie ; j'y ai appris des choses que des années d'études ne m'auraient pas fait découvrir (...). J'aspire à devenir un jour un bon prêtre pour travailler d'esprit et de cœur à la sanctification des âmes malheureuses. »

Être un saint prêtre afin de sanctifier les âmes. Dans ce but, il s'associe à d'autres séminaristes pour fonder un mouvement de prêtres, les “*Filioli caritatis*”, destiné à la sanctification du clergé. Lui-même est d'une sainteté tellement manifeste qu'il acquiert bientôt une grande influence sur ses confrères. Ce souci de la sainteté des prêtres le hantera toute sa vie.

Le secret de sa sainteté réside dans sa consécration à la Sainte Vierge. En effet, en 1912, Edward lit le *TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Ce "livre d'or" ne le quittera plus et il en distribuera des centaines d'exemplaires. La Sainte Vierge s'installe à la place d'honneur dans son cœur. Le 16 mai, devant la statue miraculeuse de Notre-Dame de Montaigu, il se donne totalement à Elle en qualité d'esclave d'amour, consécration qu'il renouvellera tous les jours. Désormais, il signe ses lettres : *Edward, serviteur de Marie.*

Ordonné prêtre le 1^{er} mai 1916, après s'être offert en victime au Cœur Eucharistique de Jésus, il désire s'immoler avec Jésus sur la Croix, pour son amour et pour les âmes. Il sera exaucé, et des croix, il en aura beaucoup ! « *Un chrétien sans croix est un soldat sans insigne* », disait-il.

Nommé vicaire dans la paroisse Sainte-Colette de Gand, il prend pour modèles le curé d'Ars et le Père Chevrier. Il veut être absolument pauvre et se dévoue sans compter auprès des ouvriers, tellement misérables, pour les reconquérir à l'Église. L'abbé Poppe comprend vite que pour gagner les parents, il doit s'occuper des enfants. Il a donc tôt fait de fonder pour eux une LIGUE DE COMMUNION et une œuvre de catéchistes eucharistiques pour "faire du Pie X", c'est-à-dire pour appliquer les décrets de saint Pie X sur la communion. Dans ce milieu socialiste, il s'agissait de soustraire les enfants des écoles sans Dieu aux griffes de Satan. Il en aura bientôt deux cents !

À ce rythme, déjà de faible santé, notre apôtre de Jésus-Hostie eut tôt fait de s'épuiser complètement. Par ailleurs, son curé ne voyait pas toujours d'un bon œil toutes les initiatives "imprudentes" de son saint vicaire pour convertir socialistes et mécréants : « C'est du temps perdu ! » Au bout de deux ans, son évêque l'éloigna de Sainte-Colette en le nommant aumônier des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, dans le village de Moerzeke. Providentiellement, il fut ainsi disponible pour un apostolat plus large qu'auparavant.

En effet, en 1920, le fondateur de la Croisade Eucharistique en Belgique, le Père Vanmaele, fit appel à lui pour collaborer au lancement du mouvement par la plume. Si bien que l'abbé Poppe devint l'âme de l'œuvre par ses articles qui firent monter le nombre d'abonnés et de Croisés par milliers. Son premier article est un vibrant appel à la Croisade : qui pourrait imaginer que son auteur est un pauvre malade alité ?

« *Chers Croisés, nous allons au combat. Il y a des gens qui complotent et cherchent à dresser les enfants et les adultes contre Jésus. "Nous l'écrasons, disent-ils, nous le piétinerons de nos pieds."*

« *Soldats du Christ, laisserez-vous dire cela ? Votre cœur ne saigne-t-il pas en apprenant cela (...)* ?

« *Nous, nous allons nous réunir en une troupe*

d'amour pour commencer un combat, une Croisade pour Jésus, notre Roi. »

Cette Croisade que prêche le bienheureux Edward Poppe est eucharistique et mariale : il ne séparait pas dans son amour Jésus-Hostie et sa Mère. L'ardent serviteur de Marie souhaitait vivement que le dogme de *Marie Médiatrice de toutes grâces* soit proclamé et il fit vœu de le défendre toute sa vie. Il aurait voulu embraser le monde entier de la sainte dilection de Jésus-Eucharistie et de Marie-Médiatrice.

Durant l'heure sainte de Moure du 18 mars, frère Bruno nous offrit un florilège de méditations tirées des écrits de ce saint :

« *Je suis si souvent peiné de constater que Marie est placée à côté de Jésus, même par ceux qui lui donnent les noms de Médiatrice et de Temple de la Trinité ! Marie n'est pas à part ni par elle-même : Elle est le Trône où a pris origine et d'où coule la Source de grâce éternellement jaillissante de la Trinité. Marie est le moule perpétuel dans lequel la vie et l'œuvre de grâce de Jésus ont pris forme, et par lequel il rend nos âmes conformes à Lui (...).*

« *Puissions-nous comprendre que la dévotion à Marie n'est pas une dévotion à part, mais seulement la vraie dévotion à Jésus, la vraie dévotion à la Très Sainte Trinité dans son Temple d'élection !* »

Voilà qui nous guérit d'un certain christocentrisme mariophobe qui ravage l'Église depuis Vatican II ! C'est par l'Immaculée que la Blanche Hostie rayonne ses grâces. Apprenons d'Edward Poppe à adorer Jésus et Marie au Saint-Sacrement :

« *J'adore Jésus en Marie. Le sein de sa Mère est son trône par excellence, son ostensor le plus resplendissant ; c'est là que je Le contemple. Marie est l'ostensor du Christ, à Bethléem, à la Présentation, à Cana, à la Croix, dans l'Eucharistie et au Ciel !*

« *Je m'offre, et m'offre de nouveau à Jésus et Marie comme une misérable offrande. Jésus m'acceptera, puisque je suis l'esclave de sa Mère, et Elle se tient derrière Lui ! Puis, je fais descendre ses grâces eucharistiques par un désir répété et brûlant : sur les enfants, sur les éducateurs, sur les prêtres. Marie a les bras grands ouverts, les grâces découlent de l'Eucharistie. Je les laisse se déverser avec joie, l'heureuse certitude d'être exaucé m'envahit... Je jubile et réponds à cette pluie de grâces par une donation plus entière de moi-même, une immolation totale...*

« *Ai-je regardé Marie en cela ? Oui.*

« *Ai-je négligé Jésus ? Oh non ! Mon cœur allait à tous deux en un seul regard, un seul amour. Je voyais la Sainte Hostie comme le fruit du sein de Marie, et Elle, je ne la voyais que comme le trône vivant du Roi Eucharistique. Elle était là, et sa présence ouvrait les sources de grâce du Cœur Eucharistique de Jésus et les faisait déborder plus pleinement dans ma pauvre âme.* »

Disciple de saint Pie X, la Croisade eucharistique qu'il prêche n'est pas uniquement spirituelle. Cet ardent patriote veut tout instaurer dans le Christ, y compris la politique ! Mais à ce coup, ce n'est pas à son curé qu'il va se heurter, mais à son évêque, puis au cardinal Mercier, de Malines, et finalement au pape Benoît XV lui-même. Les tenants du libéralisme de Léon XIII réduisirent au silence le disciple de saint Pie X.

À la fin de sa vie, l'angoisse étreignait l'abbé Poppe qui découvrait que la charité se refroidissait dans l'Église. Il ne l'en aimait que plus ! Le lendemain, 19 mars, pour la fête du Patron de l'Église universelle, frère Bruno nous fit communier à son amour brûlant pour la troisième Blancheur, la hiérarchie ecclésiastique, en citant longuement sa dernière lettre à son directeur spirituel, le 12 mai 1924 :

« L'amour de Jésus ne brûle plus dans les prêtres, et c'est pour cela que le zèle pour le Règne n'anime plus l'Église. »

Le remède ? *« Père, je supplie par la toute-puissante prière de Marie, je supplie par les divines ardeurs de l'Hostie, je supplie l'Esprit divin que sa charité vous tienne, et qu'elle me tienne et conforme et transforme. Qu'elle m'absorbe dans sa lumière et dans son mouvement. Père, entrons dans la *nubes lucida*, entrons en Marie, c'est là que nous serons transformés en lumière, c'est là que nous attendent les ardeurs du Règne. Elle est le foyer du Feu. Elle est la douce entrée de la Fournaise (...).*

« Je le veux, Père, je le veux à genoux. Car il faut qu'Il règne et Il ne règne pas. Ses meilleurs apôtres ne sont livrés que du bout de la volonté. Il lui faut des hosties, des prêtres revêtus de Lui au point qu'ils ne fassent plus paraître que Lui, Lui Jésus, alter Christus. »

Tel est le programme donné par notre frère prieur à nos jeunes novices, à l'imitation de ce saint qui mourut le 10 juin 1924, à l'âge de trente-trois ans, consumé par ce feu dévorant, dans un véritable martyre d'amour. Il offrit sa vie pour obtenir *« de saints prêtres »*. Or deux mois plus tôt, le 3 avril, était né notre Père...

PÈLERINAGE AUX MISSIONS ÉTRANGÈRES

Parmi leurs élus, Jésus et Marie en appellent d'autres à leur rendre le témoignage d'un martyre sanglant.

Tandis que la trahison des catholiques de Chine par le pape François excite notre compassion pour ces frères persécutés et que le Secret de Notre-Dame de Fatima nous révèle le prix du sang de leur martyre, frère François de Marie-des-Anges a emmené les familles et les étudiants phalangistes de la région parisienne dans un pèlerinage aux martyrs des Missions étrangères de Paris, samedi 23 mars. L'occasion

en était l'exposition qui s'y tient dans la "Salle des Martyrs", jusqu'au 29 juin 2019, dédiée à une autre Église d'Extrême-Orient en butte aux persécutions d'un gouvernement communiste : l'Église du Vietnam. Notre frère en profita pour inculquer à nos amis la conviction que la vitalité de l'Église est le bon fruit du sang de ses martyrs. Et ces martyrs, où puisent-ils leur force invincible ? Dans une ardente et tendre dévotion pour l'Immaculée. Elle est la garante de la pureté de la foi dans le refus de toute compromission, et la source d'un zèle pour le salut des âmes qui ne recule devant aucun sacrifice.

Le rendez-vous était fixé à 14 heures 45 dans la chapelle de l'Épiphanie, c'est-à-dire la chapelle haute du séminaire des Missions étrangères, 128 rue du Bac. Las ! Malgré une réservation dûment enregistrée par l'administration laïque du site, notre frère apprit en arrivant que nous avions été évincés au profit d'un concert de musique japonaise... Mais les contrariétés ne sont-elles pas la garantie d'un pèlerinage fécond en grâces ? *« Vive la joie quand même ! »* se serait écrié saint Théophane Vénard.

C'est précisément la vie de ce martyr que frère François devait retracer pour introduire cette visite.

Profitant d'un temps clément, c'est finalement dans le très paisible jardin du séminaire que se réunirent quelque cent cinquante amis, venus en familles constituées, sur quatre générations : depuis le nourrisson jusqu'à son arrière-grand-mère ! La soixantaine d'enfants que frère François avait devant lui, assis sur les degrés du grand perron, furent si sages, si attentifs qu'une seule sono lui suffit pour se faire entendre de toute la petite foule.

SAINT THÉOPHANE VÉNARD,

ENFANT DE MARIE, MARTYR AU TONKIN.

L'Institut des Missions étrangères de Paris fut fondé au dix-septième siècle, sous le règne de Louis XIV. Il connut un prodigieux développement après la Révolution française, au dix-neuvième siècle. Le sang des martyrs de la Révolution a produit de merveilleux fruits : des jeunes gens, par dizaines, par centaines ont afflué vers le séminaire de la rue du Bac, afin de se préparer à partir dans les missions d'Extrême-Orient pour y mourir martyrs. Cette soif du martyre était bien connue ! La maison y gagna d'être surnommée : l'école polytechnique du martyre. En février 1848, à la veille de la déchéance de Louis-Philippe, des ouvriers délibéraient du sort à réserver aux aspirants-missionnaires, jusqu'à ce que l'un d'eux conclue : *« Laissons-les, c'est ceux qui vont se faire martyriser (sic) en Chine. »*

Depuis la fondation de l'œuvre, cent soixante-dix missionnaires sont effectivement morts martyrs, et l'un des derniers en 1975, lors de l'invasion du Sud-Vietnam par les communistes. Il est notable

qu'un tiers d'entre eux soient morts après 1945, c'est-à-dire victimes du communisme. Nous voulons recueillir leur héritage, quand leurs successeurs y sont infidèles : le dépliant de présentation de l'histoire de l'Institut se contente d'évoquer « *plus de deux cents prêtres de la Société des Missions étrangères [qui] sont décédés de mort violente dans l'exercice de leur activité missionnaire.* » Depuis que l'Église a épousé le monde, les martyrs sont devenus des "témoins gênants"...

Dans cette constellation glorieuse, une étoile brille d'un éclat plus particulier. Il s'agit de saint Théophane Vénard, le plus pur, le plus aimable, le plus attachant de tous ces hérauts de l'Évangile. Toute sa vie se déroula sous le double signe de l'Immaculée et du martyr : depuis sa naissance à Saint-Loup-sur-Thouet, dans le Poitou, le samedi 21 novembre 1829, en la fête de la Présentation de la Sainte Vierge, jusqu'au samedi 2 février 1861, jour de son martyre, pour la Présentation de l'Enfant-Jésus.

C'est dès l'âge de neuf ans qu'il fut saisi par la soif du martyr à la lecture du récit de celui de saint Jean-Charles Cornay, poitevin comme lui, qui fut martyrisé en 1837 au Tonkin et mourut en chantant le *Salve Regina*. Le cœur de l'enfant est pris : « *Moi aussi, je veux aller au Tonkin, et moi aussi je veux être martyr !* »

La vocation de missionnaire est une vocation de sacrifices. Le premier d'entre eux, sans doute le plus rude, est la séparation de la famille. Théophane quitta la sienne, qui était si unie, pour étudier au collège de Doué, à l'âge de onze ans. Il ne revint plus à la maison que pour les grandes vacances. Cet éloignement lui fut cruel. On peut appliquer à la famille Vénard ce que notre Père écrivait des Martin, à Lisieux : « C'est dans les familles les plus unies, les plus resserrées sur elles-mêmes que le sacrifice pénètre le mieux, cette tendresse n'étant qu'une suite humaine de l'amour de Dieu. C'est aussi dans les âmes les plus vibrantes que Jésus reproduit le plus profondément son mystère tout d'amour et de joie, mais scellé par la souffrance. Et l'âme qui fréquente Nazareth n'en est pas surprise. Quand la souffrance entre chez elle, elle la considère et bientôt la désire farouchement comme la meilleure union à son Seigneur crucifié. » (*LETTRE À MES AMIS* n° 7, 1957)

Le jeune Théophane n'est pas épargné. Le 11 janvier 1843, sa mère meurt sans qu'il ait pu la revoir. La douleur fut accablante. Il se réfugia entre les bras de la Sainte Vierge pour laquelle son amour ne cessa plus de croître. À dix-sept ans, il prit cette résolution : « *Aujourd'hui 17 juin 1847, dans la chapelle du collège de Doué, j'ai fait à Marie, refuge des pécheurs, la promesse sincère de dire, jusqu'à la fin de ma vie, mon chapelet, tous les jours, si je puis.* »

Le sacrifice de la séparation redoubla en 1851

lorsque Théophane demanda à son père la permission d'entrer au séminaire des Missions étrangères. Quelle épreuve pour sa famille ! dont nous n'avons plus idée aujourd'hui. À l'époque, devenir missionnaire, cela signifiait : quitter les siens pour toujours et ne jamais revenir au pays. Dans cette circonstance douloureuse, la résignation admirable du père répondit au courage du jeune séminariste. Quelle vertu, quelle élévation d'âme chez ce modeste instituteur de village !

« *Mon cher et bien-aimé fils,*

« *Oui, mon bon ami, le sacrifice est rude. Je vois toutes mes combinaisons renversées. On a grandement raison de dire : l'homme propose et Dieu dispose. J'avais conçu l'espoir de te voir un jour placé non loin de moi. J'aurais fini près de toi ma pénible carrière ; tu m'aurais fermé les yeux. Illusions bien grandes !*

« *Je ne veux pas, mon cher fils, chercher à te détourner des grandes résolutions que tu as prises, ni contrister ton cœur par des reproches, non. Si tu vois que Dieu t'appelle, et je n'en doute pas, je te dirai : obéis sans hésiter. Que rien ne te retienne, pas même l'idée de laisser un père affligé.*

« *Je sais que celui qui met la main à la charrue ne doit pas regarder derrière lui ; je sais aussi que celui qui laissera son père ou sa mère pour marcher sur les traces de Jésus-Christ doit espérer une grande récompense.* »

C'est sur ce riche terreau de nos saintes familles de France que fleurirent tant et tant de vocations missionnaires au dix-neuvième siècle.

Un tel sacrifice, consenti pour le salut des âmes des infidèles, était rendu possible par la pensée du Ciel. « *Adieu ! adieu ! nous nous reverrons au Ciel !* » s'écrie-t-il en quittant pour toujours le toit paternel, le 28 février 1851. Et quatre jours après sa réception rue du Bac, il leur écrit : « *J'ai fait un grand sacrifice et je le renouvelle encore chaque jour. Eh ! Qu'importe la distance, puisque nous sommes réunis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie ! Répétons avec foi : Au Ciel le rendez-vous ! Que personne n'y manque !* »

Le sarment est émondé, il va pouvoir porter du fruit. Et avec quelle abondance !

Le jeune abbé Vénard est gai et sympathique. « *Le connaître, c'était l'aimer !* » dira plus tard son évêque, Mgr Pie. Aussi, arrivant au séminaire des Missions étrangères, il eut tôt fait de gagner tous les cœurs. Il découvrit que les séminaristes y formaient une véritable famille.

Théophane se lia plus intimement avec les abbés Dallet et Theurel. Ce dernier deviendra d'ailleurs son évêque, au Tonkin. Les trois jeunes gens s'entendent si bien qu'ils se mettent d'accord pour se faire des reproches mutuels afin de se corriger de leurs défauts. Mais quels reproches adresser à Théophane Vénard ? Ses condisciples décident de trouver le défaut de

cette cuirasse de vertu. Alors pendant quinze jours, ils l'épient, le surveillent, mais ne remarquent rien, pas un écart dans sa conduite. Ah si ! « *Un jour, l'un de nous le surprit descendant un peu trop rapidement les marches de l'escalier qui conduit à la chapelle.* » Quelle perfection déjà chez ce jeune homme de vingt et un ans ! C'est le fruit de son esprit de sacrifice et de sa grande dévotion à la Sainte Vierge.

En arrivant au séminaire des Missions étrangères, il avait eu la consolation de découvrir que « *la Sainte Vierge est très aimée et honorée : aussi bien est-elle la seconde providence du missionnaire* » (lettre à son frère Eusèbe du 15 avril 1851).

L'Institut des Missions étrangères tenait cette dévotion de son fondateur, Mgr Pallu, qui écrivait du Tonkin, le 16 mars 1662 : « *Je suis plus convaincu que jamais que la Très Sainte Vierge a été la principale promotrice de notre chère mission et qu'Elle veut en avoir la direction et la conduite. Jamais je n'ay éprouvé ce que j'ay ressenti depuis mon départ de Marseille pour cette Mère d'Amour... Nous sommes les intendants des armées de la Très Sainte Vierge ; consultons nos cœurs et nous connaissons s'ils ne sont pas remplis d'un saint désir de La servir dans cette expédition, au préjudice de nos biens, de notre repos et de nos vies, qui d'une façon, qui d'une autre, en Europe ou en Asie, au bagage ou dans la meslée, il ne nous importe, pourvu que nous concourions à la conquête des âmes les plus abandonnées, sous la conduite de notre Généralissime. J'estime donc que nous avons été choisis de la Très Sainte Vierge pour le service des plus abandonnés, je veux dire des infidèles, qui sont dans le dernier point d'abandon.* » (cité dans *IL EST RESSUSCITÉ !* n° 42, janv. 2006, p. 25)

À cette école, durant les dix-huit mois qu'il demeurera à Paris, l'amour de Théophile pour la Sainte Vierge ira grandissant. Les séminaristes des Missions étrangères avaient une dévotion spéciale pour Notre-Dame des Victoires et notre Théophile fera plusieurs fois pèlerinage dans son sanctuaire parisien, administré par le très légitimiste abbé des Genettes. C'est à Elle que les aspirants-missionnaires allaient « faire hommage de leur diaconat », puis consacrer leur sacerdoce, au lendemain de leurs ordinations.

Or Notre-Dame des Victoires est la Vierge qui écrase le Serpent de la Révolution. Dès lors, on ne s'étonne pas que, dans sa correspondance, notre saint n'hésite pas à parler de politique. Et quelles pouvaient être les convictions politiques d'un séminariste des Missions étrangères ? Deux lettres datant de mars 1848 nous les révèlent :

« *Ah ! pauvre royauté ! Comme on l'a bernée depuis cinquante ans ! Comme on l'a moquée, sifflée, outragée, traînée dans la fange, habillée des injures les plus grossières.* »

« *Les idées de liberté, engendrées par 1793, ont*

germé dans le monde (...). On dirait un génie de discorde agitant le tison de l'anarchie, soufflant le vent pestiféré des révolutions, et allumant par tout le globe un vaste incendie. »

Notre jeune abbé était évidemment royaliste, contre-révolutionnaire ! Comme tous les saints de son siècle. Le 11 juillet 1851, il visite l'Assemblée nationale : « *Je distinguai plusieurs des représentants les plus renommés (...). Celui dont la vue me frappa davantage fut M. de Lamennais, que j'avais vis-à-vis de moi, au troisième gradin, au-dessous de Nadaud le maçon. Pauvre intelligence dévoyée ! Astre tombé du ciel ! Le malheureux ! (...) Oh ! il faut prier pour lui !*

« *L'aspect de la Chambre est loin d'inspirer le respect : le respect en est si souvent banni ! Si l'on doit juger une nation par ses représentants, on a ici de la France une idée triste et pénible (...). Là où se décident les destinées d'un grand pays, et d'un pays catholique, que dis-je, les destinées du genre humain, il n'y a pas même un crucifix ! »* (lettre à son père, 22 juillet 1851)

Le contenu de ses lettres est extrêmement varié. Théophile découvre et observe avec amusement la vie parisienne. Mais elles révèlent plus que tout la tendre dévotion de cet orphelin pour sa Mère du Ciel : « *Oh ! sur le sein d'une mère, il fait bon reposer sa tête ! Et quand cette mère est la toute bonne et toute aimante mère, la Mère des mères, MARIE, encore une fois, disons qu'il fait bon de reposer sur son cœur ! »* (à Eusèbe, 15 avril 1851)

Et encore : « *Je suis un enfant gâté de la Sainte Vierge. Elle est une mère pour moi, et j'ai bien besoin qu'il en soit ainsi ; le diable aurait bon marché de moi si j'étais seul.* » (23 juillet 1851)

Le foyer de la dévotion de tous ces aspirants-missionnaires était l'oratoire de Marie, Reine des Martyrs, situé au fond du jardin de la Maison. C'était l'un des lieux privilégiés des séminaristes : « *Nous nous y réunissons chaque samedi soir, et la veille des fêtes après notre souper, écrit-il à sa sœur Mélanie. Les flambeaux sont allumés ; et en outre, les veilles de fêtes, on découvre un beau lustre qui pend du sommet du berceau et on le charge de bougies. Puis une voix adresse à Marie en latin les invocations écrites au-dessus des différentes entrées de l'oratoire : Cause de notre joie, Reine des Martyrs, Reine des Confesseurs, Reine des Apôtres. Ô Reine conçue sans péché, Marie, Étoile des mers ! Et tous les aspirants répondent en chantant : Ora pro nobis, on récite Pater, Ave, Memorare, Sub tuum, et on chante quelques hymnes ou antiennes à la Sainte Vierge.* »

Est-il besoin de préciser ? Ce petit sanctuaire semble aujourd'hui à l'abandon : nul flambeau devant la Reine des Martyrs, nulle marque de dévotion... *Aggiornamento* conciliaire oblige !

Chaque fois que les aspirants apprenaient que l'un

des missionnaires avait reçu la palme du martyr, ils s'y rendaient en procession avec leurs professeurs pour y chanter un *Magnificat* d'action de grâces.

Ils y revenaient solennellement le jour de leur départ définitif pour confier leur apostolat à la Vierge Marie. Véritablement, l'ardeur du missionnaire, c'est Elle !

Pour Théophane, ce grand jour de la "cérémonie du départ" arriva le 16 septembre 1852. Groupée d'abord dans le jardin, aux pieds de la statue de Notre-Dame, Reine des Martyrs, pour chanter des cantiques, la communauté des séminaristes et des directeurs spirituels gagne ensuite l'église pour la messe.

À la fin, les partants sont alignés face aux fidèles sur la marche du maître-autel. Le chœur chante le verset d'Isaïe : « *Qu'ils sont beaux les pieds de ces hommes qui apportent l'Évangile de la paix !* » Retentit alors le "Chant pour le départ des missionnaires" dont l'abbé Dallet avait écrit les paroles :

« *Partez, hérauts de la bonne nouvelle :
Voici le jour appelé par vos vœux...* »

Et les assistants, en commençant par les supérieurs du séminaire, viennent tour à tour s'agenouiller devant les partants. Ils leur baisent les pieds avec vénération, puis ils s'embrassent. Ils pensent que ces missionnaires seront bientôt martyrs ! Le chant s'achève :

« *Soyez remplis du zèle apostolique ;
La pauvreté, les travaux, les combats,
La mort, voilà l'avenir magnifique
Que notre Dieu réserve à ses soldats.
Mais parmi nous il n'est pas de cœur lâche ;
À son appel tous nous obéirons ;
Nous braverons et la cangue et la hache.
Oui, s'il faut mourir, nous mourrons !* »

Le peintre Coubertin, qui assista à cette cérémonie en 1864, en fut si ému qu'il en fit un tableau, suspendu aujourd'hui au fond de l'église, côté évangile. Détail particulièrement émouvant : le partant de droite, sur ce tableau, est le futur saint Just de Bretenières, qui fut décapité en Corée deux ans plus tard.

Le Tonkin, mission que convoitait Théophane et où il fut finalement envoyé, était alors en proie à une terrible persécution. C'est d'ailleurs pour cette raison que le saint désirait tant y être affecté : c'est là qu'il avait le plus de chances d'être martyr !

Païens comme chrétiens gémissaient sous le joug du tyran Tu-Duc. Et notre missionnaire de constater la nécessité de la colonisation française pour soutenir la mission chrétienne : « *Tout le monde jette les yeux vers la France et appelle son intervention ; si la France, en la personne de son Empereur, écoute le cri des chrétiens annamites et leur porte un secours efficace, nos églises reprendront vie ; sinon il faudra un miracle de la bonté et puissance divine pour les soutenir.* »

Hélas ! Napoléon III n'avait pas de politique coloniale. Ses hésitations, ses succès inexploités, ses recu-

lades n'eurent d'autre effet que d'attiser la vengeance du tyran contre les chrétiens. Saint Théophane le déplorait : « *Ces expéditions mesquines ne sont pas dignes de la France dont le cœur est si généreux. Si la France fait quelque chose devant le monde, elle doit le faire grandement, selon son caractère.* »

Malgré ces furieuses persécutions, peut-être grâce à elles, la jeune chrétienté tonkinoise était florissante. Elle devait sa vitalité aussi à ses missionnaires et tout spécialement à son évêque, Mgr Retord, surnommé le "Généralissime" et qui se disait « *l'évêque de la mission la plus persécutée de la terre* ». Son courage héroïque et sa joie inaltérable au milieu des épreuves étaient bien faits pour lui gagner l'affection de son nouveau missionnaire qui le rejoignit le 13 juillet 1854 dans sa résidence de Vinh-Tri.

Ces missionnaires formés à Paris venaient au Tonkin avec tout l'héritage de leur civilisation chrétienne millénaire. Au Tonkin occidental, il n'était pas question d'adaptation des rites et encore moins d'inculturation ! Le programme d'études au petit séminaire de Vinh-Tri, rapporté par le Père Theurel, est éloquent : il s'agissait bien de latiniser les Annamites. Disons, plus justement, de les civiliser.

« *Lorsque nos élèves sont arrivés à un certain degré d'instruction, ils parlent et écrivent le latin mieux que nous, ce qui ne doit pas surprendre, car les langues orientales n'ont aucune analogie avec le latin, qui est pour eux une langue parfaitement étrangère. Ils ne peuvent le parler que selon les règles, tandis que nous autres Européens, avons sans cesse des réminiscences de notre langue maternelle, qui nous font quelquefois affubler le latin de tournures les plus opposées au génie de la langue. Le latin de cuisine n'est pas connu au Tonkin, ou, du moins, il n'est connu que des Français !* »

« *Vous demandez à quel degré d'instruction arrivent les élèves qui réussissent le mieux. Ils connaissent d'abord parfaitement leur religion, comprennent à la lecture les ouvrages de Pères latins, sont capables d'écrire en latin ou en annamite des récits, narrations et discours relatifs à divers sujets de religion, de morale et d'histoire ecclésiastique (...). On leur apprend la géographie, les mathématiques élémentaires et un peu d'astronomie.* »

Le Père Theurel traduisit en langue annamite un ouvrage de cosmographie et un *Cours de Liturgie pratique*, tandis que le Père Néron composait un manuel d'arithmétique, algèbre et géométrie. Son martyr l'empêcha d'achever ce dernier chapitre. Quant au Père Vénard, il mit au point une traduction des Actes des Apôtres ainsi que d'une *Concordance évangélique*. Il avait même réussi à faire venir de France un orgue, pour faire chanter le grégorien par les Annamites !

Dans cette mission en plein essor, l'alacrité, le

courage du nouveau Père firent rapidement merveille. Malgré les fièvres, malgré la traque par les autorités, dans une constante abnégation... Peu importent les épreuves ! Il plaçait toute sa confiance dans la Vierge Marie. Sa joie inaltérable, sa pureté rayonnante lui conquièrent le cœur des indigènes. Il fut surnommé : "le petit Père Ven". En effet, "Ven" veut dire en vietnamien : intègre, vierge.

Intègre, le Père Vénard l'était aussi par sa foi. Doux et miséricordieux, il savait néanmoins se montrer intraitable quand il voyait des chrétiens se montrer conciliants avec les cultes païens. Un jour qu'il se réfugie chez un maire chrétien, il découvre avec indignation, dans la chambre qui lui est offerte, un autel pour pratiquer le culte des ancêtres ! Il exige sur-le-champ que son hôte détruise cet autel païen. Ce dernier refuse : souvent, il reçoit la visite d'idolâtres influents... Cet autel le met à couvert de bien des ennuis ! Notre missionnaire, qui a en horreur la compromission, ordonne à son catéchiste de détruire l'autel.

Sans crainte de déplaire aux plus tièdes de ses ouailles, particulièrement aux lettrés convertis, saint Théophane leur interdisait de participer à des fêtes idolâtres ou même seulement de simuler des rites païens pour éviter des persécutions. Il préférait briser autels et vases d'encens, quoi qu'il en coûte. Voilà un saint à mille années-lumière de l'inculturation et de l'interreligion modernes !

Mais la persécution s'intensifiait. Mgr Retord mourut de misère dans les montagnes où il avait dû fuir. Le Père Ven, qui passait de cache en cache pour visiter toutes ses paroisses et y distribuer les sacrements, fut trahi et arrêté à son tour le 20 novembre 1860. Emprisonné dans une cage, sa sérénité, sa politesse, sa joie impressionnèrent les païens et le mandarin lui-même ! « *Qu'il est poli, cet Européen ! Il est serein et joyeux comme quelqu'un qui va à la fête. Il n'a pas l'air d'avoir peur. Celui-là n'a aucun péché ! Il n'est venu en Annam que pour faire du bien, et cependant, on va le mettre à mort.* »

Durant les longues semaines de sa détention, ce fut encore son amour pour la Sainte Vierge qui le soutint. « *Marie Immaculée ne manquera pas de protéger son petit serviteur* », écrivit-il à sa famille le 3 décembre. Il eut même le réconfort de pouvoir chanter des cantiques à la Sainte Vierge avec un soldat chrétien : l'*Ave maris Stella*, l'*Inviolata*...

Inébranlable dans sa confession de foi, le Père Vénard fut condamné à être décapité. L'exécution fut fixée au 2 février 1861. C'était pour lui un jour de fête, pour lequel il se fit préparer une belle soutane de soie noire, chatoyante, qu'il ne porta que ce jour-là. Après avoir entendu la lecture de la sentence de condamnation qui l'accusait d'avoir prêché une fausse religion, saint Théophane répondit avec la plus grande fermeté qu'il était venu dans ce pays pour enseigner

non pas une fausse religion, mais la seule vraie et c'est pour elle qu'il allait mourir.

Sur le chemin le menant au lieu du supplice, le confesseur de la foi chante des cantiques, en particulier le *Magnificat*. Il est dans l'action de grâces : enfin, il va mourir martyr, de cette mort qu'il a tellement désirée ! Il est calme, serein, joyeux et même rayonnant, parce que rempli de la grâce et de la force de Dieu. Son bourreau, qui s'est enivré pour se donner du courage, devra le frapper à plusieurs reprises pour le décapiter. Qu'importe ! Saint Théophane est en train d'offrir le plus bel acte d'amour de sa vie et cette mort le conduit directement au Ciel, avec Jésus et Marie. N'avait-il pas écrit à son évêque, Mgr Theurel, le 3 janvier précédent : « *Quand ma tête tombera sous la hache du bourreau, ô Mère Immaculée, recevez votre petit serviteur, comme la grappe de raisin mûr tombée sous le tranchant, comme une rose épanouie cueillie en votre honneur. Ave Maria ! Je lui dirai aussi de votre part : Ave Maria !* »

Le martyr sait de plus que son sacrifice, offert en union avec celui de Jésus crucifié, est une source de grâces pour le peuple annamite au salut duquel il a consacré sa vie. Quel bonheur !

Ayant achevé le récit poignant du martyr, frère François conclut : « Théophane Vénard, c'est un saint ! un vrai saint, plein d'enthousiasme pour convertir et baptiser les païens, afin de les préserver du feu de l'enfer, un saint qui n'a qu'une pensée : aller au Ciel, retrouver Jésus et connaître des joies qu'un cœur, ici-bas, ne peut pas connaître.

« Saint Théophane ne pouvait pas supporter que d'autres âmes ne connaissent pas le bonheur d'être chrétien. Il était prêt à tous les sacrifices pour aider au salut éternel des païens. À notre petite mesure, nous sommes engagés dans la même lutte quotidienne contre Satan. Eh bien ! nous n'avons plus qu'à le prier et à l'imiter. Ainsi soit-il. »

LA SALLE DES MARTYRS.

Le cœur et l'esprit tout emplis de cette vie exemplaire, nos amis descendirent ensuite vers la Salle des Martyrs, entraînés par les frères qui scindèrent leur troupeau en trois groupes.

C'est le 3 août 1843 que parvinrent au 128 rue du Bac la cangue et les restes du Père Dumoulin-Borie, martyrisé cinq ans plus tôt au Tonkin. Après avoir été dûment reconnues, ces reliques furent exposées dans une chambre du premier étage de la Maison, « convenablement décorée ». Une lettre commune ayant été adressée aux missionnaires pour relater l'événement, les autres missions ne voulurent pas être en reste. Les reliques et souvenirs de plusieurs martyrs furent alors envoyés successivement de Cochinchine, de Chine et de Corée. C'est l'origine de la Salle des Martyrs.

Les aspirants-missionnaires prirent l'habitude d'aller y prier chaque jour. Ainsi du jeune abbé Vénard, racontant à sa chère Mélanie qu'après la prière du soir de 9 heures, « *en sortant de la chapelle pour rentrer à sa cellule, personne n'oublie d'aller rendre visite aux restes vénérés de ceux dont nous avons chanté "Marie Reine". Autour d'une salle dont le parquet est couvert d'un grand et beau tapis, dont les murs sont parsemés d'étoiles et de palmes d'or, sont rangés avec ordre les nombreux reliquaires qui renferment les dépouilles des Martyrs de la Chine et du Tong-King, les uns missionnaires, d'autres indigènes, qui ont pu être soustraites aux persécuteurs. Chacun s'agenouille, prie et se retire silencieux en baisant un crucifix teint du sang de Mgr Borie.* »

La chambre du premier étage devint rapidement trop petite, et inconfortable à cause du nombre croissant de visiteurs venus de l'extérieur, qui demandaient à « monter à la chambre des martyrs ». Aussi, en 1867, tout le contenu de cette chambre fut descendu dans une pièce plus vaste, au rez-de-chaussée, et la plupart des châsses contenant les restes des martyrs, déposées sous les autels de la crypte de la chapelle.

Puis, ce furent les béatifications, en 1900, 1909, 1925, 1968, puis les canonisations... La Salle n'a fait que s'enrichir de nouveaux souvenirs au cours des décennies, l'évangélisation du monde n'étant jamais achevée, non plus que l'ère des martyrs.

Il a malheureusement fallu que le mauvais esprit conciliaire pénètre jusque dans ce sanctuaire. La Salle des Martyrs a été déménagée en 2002 dans un sous-sol au-delà de la crypte. L'objectif était d'en faire une étape sur un parcours de mémoire... qui aboutissait à la "Librairie des cultures et des religions d'Asie" ! Dans cette grande pièce moderne et sans âme, les reliques les plus précieuses des martyrs sont éparpillées dans des vitrines thématiques ou bien dissimulées au fond de tiroirs, presque sans explications.

Le commentaire de la vitrine consacrée aux "jeux et intermèdes", disponible sur le site internet des Missions étrangères, révèle une incompréhension confondante de l'esprit des martyrs : « *Cette vitrine est faite pour un rapprochement ludique d'objets longs présentés sur un râtelier. La canne de saint Théophile Vénard avec ses inscriptions à l'encre : façon de marcher. La lorgnette de saint Auguste Chapdelaine : manière de voir. La flûte du Père Brieux pour l'enchantement. Mais un grand coutelas posé en bas évoque un destin. Des montres arrêtées : le temps compté (...).* »

« *Tout cela est hétéroclite comme ce que la vie abandonne. On recrée soi-même une harmonie quand on regarde.* »

Précision utile : les inscriptions sur la canne de saint Théophile Vénard sont les paroles du *Notre Père* et du *Je vous salue Marie*...

Quant à la crypte, conciliairement saccagée, elle a été dépouillée de ses douze autels et, par conséquent, des châsses des martyrs, reléguées dans des recoins du passage menant à la nouvelle Salle des Martyrs, sans même de panneau explicatif. Le Saint-Sacrement n'a d'ailleurs pas été mieux traité, disposé au fond de la crypte de telle manière que le fidèle lui tourne le dos et ne le remarque qu'en ressortant !

Néanmoins, sous la direction des frères, cette visite fut un véritable pèlerinage. Chaque station fut l'occasion de s'agenouiller, de prier aux intentions qui furent celles-là mêmes des missionnaires : pour obtenir la docilité envers nos parents et maîtres ainsi que le don de force, afin de garder la foi malgré l'apostasie ; pour implorer le salut de la France, cette mère patrie pour laquelle les missionnaires gardaient tout leur amour.

En premier lieu, nous voulions vénérer le reliquaire contenant les ossements de saint Théophile Vénard, qui furent ramenés à la Maison Mère en 1865. Un aspirant d'alors, le Père Villion, raconte la scène :

« Un jour – ou plutôt une nuit – à l'automne 1865, voici qu'à 2 heures du matin, la cloche des exercices se met à exécuter une sonnerie à nulle autre pareille. Réveillé en sursaut, je frappe à la cloison et demande à mon voisin : "*Dites donc, l'ancien, est-ce que ce serait le feu ?* – Non, me répond-il ; un directeur vient de crier dans le corridor : *Tous en bas, à la cour d'entrée !*" »

« On s'habille en hâte, on se bouscule, on se précipite vers la grille. Là, dans le plus grand silence, des cierges sont distribués à tous. De quoi s'agit-il donc ? Mystère. Et voici qu'une voiture franchit le porche et s'arrête devant la barrière. Le Père Pernot, en tenue de voyage, en descend, puis, avec d'infinies précautions, on en tire un colis énorme que l'on débarrasse soigneusement des nattes et des toiles d'emballage qui le protègent.

« Alors, à la lueur des cierges, apparaît une cassette entourée d'un ruban de soie jaune. C'étaient les reliques insignes, les ossements de Théophile Vénard !... Des exclamations comprimées courent dans nos rangs ; plusieurs, s'approchant du reliquaire, y appliquent respectueusement leurs lèvres.

« Quatre directeurs portèrent le corps de Théophile à la Salle des Martyrs, tandis que nous chantions : *Subvenite, Sancti Dei, occurrere, Angeli Domini. Accourez à sa rencontre, Saints de Dieu, Anges du Seigneur !*... Je ne saurais dire l'impression que nous fit la réception de ce trésor au milieu de la nuit.

« La nouvelle, bientôt ébruitée dans Paris, causa une vive émotion et attira nombre de visiteurs, j'allais dire de pèlerins, au séminaire. Les reliques du jeune martyr seraient désormais une protection pour la famille des Missions étrangères. Il semblait que le doux Théophile lui-même était revenu pour faire palpiter nos cœurs et embraser nos âmes du zèle apostolique ! »

Après sa béatification, le 2 mai 1909, les restes du saint martyr furent déposés à une place spécialement honorable : dans le chœur de la crypte, côté Évangile, sous l'autel dédié à saint Joseph. Hélas ! La crypte ayant été mise au goût du jour, c'est dans un réduit exigü, à droite dans l'escalier qui descend vers la nouvelle Salle des Martyrs, que nous avons trouvé et vénéré ses précieux restes.

À quelques pas de là, au fond d'une vitrine, hors de la vue des enfants qu'il fallait porter pour le leur montrer, un hameçon noirâtre : il s'agit de l'hameçon avec lequel fut repêchée la tête du saint dans le fleuve Rouge.

Qu'on ait pu la retrouver tient du miracle. En effet, trois jours après sa mort, les soldats mirent la tête du martyr dans une corbeille lestée qui aurait dû s'enfoncer définitivement au fond de l'eau. Or, treize jours plus tard, à seize kilomètres en aval, à côté de la barque d'un chrétien, la tête réapparut parfaitement conservée !

Les dernières lettres de saint Théophile à sa famille, lues auprès de ces reliques insignes, nous instruisent de son esprit de martyr, qu'il nous faut acquérir à son école afin de marcher sur ses traces, si Dieu le veut ! Le petit livret de pèlerinage distribué à nos amis en présentait deux. Et en premier lieu la lettre qu'il écrivit le 20 janvier 1861 à son petit frère Eusèbe, alors séminariste :

« *Quand tu recevras cette lettre, ton frère aura eu la tête tranchée. Il aura versé tout son sang pour la plus noble des causes ; pour Dieu, il sera mort martyr. Ça été là le rêve de mes jeunes années, quand tout petit bonhomme de neuf ans, j'allais paître ma chèvre sur les coteaux de Bel-Air. Je dévorais des yeux la brochure où sont racontées la vie et la mort du vénérable Charles Cornay, et je me disais : Et moi aussi je veux aller au Tonkin, moi aussi je veux être martyr.*

« *Oh, admirable fil de la Providence qui m'avez*

conduit parmi le labyrinthe de cette vie jusqu'au Tonkin, jusqu'au martyre... »

Mais la lettre qu'il écrivit le même jour à Mélanie, sa sœur chérie, sa confidente intime, est encore plus émouvante :

« *Il est près de minuit. Autour de ma cage de bois sont des lances et de longs sabres. Dans un coin de la salle, un groupe de soldats joue aux cartes, un autre joue aux dés. De temps en temps, les sentinelles frappent sur le tam-tam et le tambour, les veilles de la nuit. À deux mètres de moi, une lampe projette sa lumière vacillante sur ma feuille de papier chinois, et me permet de te tracer ces lignes. J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort. Heureuse mort, n'est-ce pas ? Mort désirée qui conduit à la vie.*

« *Selon toutes probabilités, j'aurai la tête tranchée. Ignominie glorieuse dont le Ciel sera le prix. À cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'aurole des martyrs couronnant sa tête, la palme du triomphateur se dressant dans sa main. Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil et terminera son combat. Je monte au Ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire. Je vais entrer dans ce séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur n'a jamais goûtées.*

« *Mais auparavant il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin, selon le goût du Père de famille ? Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée. Et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant de triomphe comme si j'étais déjà couronné vainqueur. »*

Ce sont donc des trophées de vainqueurs que frère François présentait ensuite dans la Salle des Martyrs même, qui s'ouvre au bas de l'escalier. Au



SAINT THÉOPHANE VÉNARD,
crypte de la chapelle des Missions étrangères.
(tableau d'Edgard Maxence, 1930)

« *Heureux Martyr, à l'heure du supplice
Tu savourais le bonheur de souffrir,
Souffrir pour Dieu te semblait un délice.
En souriant, tu sus vivre et mourir. »*
(Sainte Thérèse, "À Théophile Vénard")

milieu se dresse, imposante, la cangue de saint Pierre Dumoulin-Borie, décapité en 1838. La cangue est une espèce d'échelle, avec deux barreaux au centre et un barreau à chaque extrémité. La tête du supplicé est passée entre les deux traverses du milieu et les deux montants pèsent sur les épaules. Un tel instrument à porter jour et nuit est extrêmement pénible : le cou et les épaules finissent par être blessés. Et quand les geôliers la font tourner à droite, à gauche, quelle douleur pour le pauvre chrétien ! Et comme le Père Dumoulin-Borie était d'une stature imposante, ses bourreaux lui en fabriquèrent une deux fois plus grande et plus lourde qu'une cangue normale.

La vitrine voisine présente la belle robe dont saint Théophile se revêtit pour son martyre.

Mais de toutes ces reliques, la plus précieuse est peut-être l'Acte de consécration à la Vierge Marie du saint, écrit et signé de son sang. Ce petit feuillet, couvert d'une écriture minuscule, nous révèle le secret de la persévérance sereine et de la joie rayonnante du Père Vénard, s'avançant vers la mort.

En janvier 1860, alors que la traque des autorités lui impose de se terrer de cache en cache, il lit le *TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION À LA SAINTE VIERGE* de saint Louis-Marie Grignon de Montfort. Ayant médité longuement « ce secret que le bienheureux eut mission de livrer à la terre », par un acte solennel qu'il soumet à l'approbation de Mgr Theurel son confesseur, Théophile se consacre à la Sainte Vierge le dimanche 15 janvier 1860, en la fête du Saint Nom de Jésus. Il emprunta au *TRAITÉ DE LA VRAIE DÉVOTION* le texte entier de son vœu d'esclavage à Marie et en traça une dizaine de lignes avec son sang : « *Moi, Jean Théophile Vénard, pécheur infidèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui entre vos mains les vœux de mon Baptême (...).* »

« *Je vous choisis aujourd'hui, en présence de toute la cour céleste, pour ma Mère et Maîtresse ; je vous livre et consacre, en qualité d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens intérieurs et extérieurs, et la valeur même de mes bonnes actions passées, présentes et futures, vous laissant un entier et plein droit de disposer de moi et de tout ce qui m'appartient sans exception, selon votre bon plaisir, à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps et l'éternité.* »

Désormais, pour se rappeler son offrande, il ajouta à sa signature les deux lettres *m* et *s*, qui sont les initiales de « *Mariæ servus* », *esclave de Marie*, comme fera l'abbé Poppe un peu plus tard. La consécration à la Vierge Marie est le gage de la sainteté du prêtre !

Il semble que la Très Sainte Vierge ait agréé cette offrande. L'année n'était pas écoulée que Théophile était arrêté et chargé d'une chaîne, conservée elle aussi dans la Salle des Martyrs. Le missionnaire y vit une réponse à son vœu d'esclavage : « *Je l'ai baisée, cette jolie chaîne de fer, vraie chaîne d'escla-*

vage de Jésus et de Marie, que je ne changerais pas pour son pesant d'or. » On comprend dès lors cette allégresse du martyr, qui touchait les cœurs des païens eux-mêmes ! **La force des martyrs, c'est l'Immaculée Vierge Marie !**

Instruits de ce secret, tous pouvaient comprendre la beauté dramatique de la série des tableaux qui couvrent les murs de la salle, représentant les martyres de missionnaires, de prêtres et de catéchistes annamites. Ces tableaux sont l'œuvre de chrétiens vietnamiens, témoins de ces supplices. Certes, ils ont été peints à la hâte par des mains inexpérimentées, la perspective en est aplatie, voire totalement absente. Mais les séminaristes des Missions étrangères, en venant prier chaque soir devant ces tableaux, se préparaient à leurs futurs combats apostoliques. Et nos enfants à leur tour, même les plus petits, écarquillent les yeux, tendent l'oreille, ouvrent la bouche... Ils gravent dans leurs esprits en éveil, avec l'horreur apparente de ces scènes, leur sens surnaturel que leur révèle frère François : les souffrances des martyrs ne doivent pas nous effrayer, car ils sont portés par la grâce du Saint-Esprit et par l'amour de Jésus et Marie. Ils leur offrent amoureusement leur sacrifice, pour les rejoindre au Ciel et y entraîner à leur suite des multitudes d'âmes infidèles.

VIETNAM, UNE FILLE AÎNÉE DE L'ÉGLISE EN ASIE.

C'est le titre de l'exposition temporaire qui se tenait dans une dernière pièce, au-delà de la Salle des Martyrs.

Tertullien disait : « *Le sang des martyrs est une semence de chrétiens.* » Et notre Père, l'abbé de Nantes : « *La foi des martyrs a toujours vaincu les obstacles de Satan !* » (mai 1976)

Malgré la victoire totale des communistes dans tout le pays en 1975, malgré l'expulsion de tous les missionnaires étrangers et malgré toutes les interdictions des autorités politiques, les catholiques sont demeurés une forte minorité de plusieurs millions de fidèles – environ 7 % de la population – gouvernés par une hiérarchie autochtone. Ils gardent inviolablement leur fidélité à leur foi, de telle sorte que les tentatives pour établir une « Église patriotique », comme en Chine, ont été vaines.

Deux chiffres illustrent la vitalité de cette Église vietnamienne, vivifiée par le sang des martyrs : on y compte plus de deux mille cinq cents séminaristes répartis dans huit grands séminaires, et sept mille religieuses Amantes de la Croix !

Frère Louis-Gonzague présentait les clichés les plus remarquables de cette exposition émouvante : chemins de croix, statues de la Vierge Marie et de saint Joseph, dévotion au Sacré-Cœur... Ces scènes sont autant de témoignages de « la religion de nos

pères”, que pratiquent toujours les Vietnamiens, dans une grande pauvreté, quand nous-mêmes l’avons abandonnée depuis 1962...

Cette fidélité et cette vitalité s’abreuvent à la double source du Cœur Immaculé de Marie et du sang des martyrs.

Plusieurs photographies montrent le culte que les Vietnamiens vouent à leurs martyrs : la basilique de So Kien, bâtie en 1882 par les Français pour perpétuer la mémoire des cent dix-sept martyrs du Vietnam ; des vues de reliques de martyrs, chaînes ou bien jarres remplies de la terre rougie de sang du lieu des exécutions... Il faut dire que tous les chrétiens, là-bas, comptent des martyrs parmi leurs ancêtres ! Commentaire de l’exposition : « *Dans de nombreuses églises du Vietnam, des autels-reliquaires renouvellent la piété filiale confucéenne traditionnelle.* » De la même manière, nous dirait-on sans doute, le Saint-Sacrifice de la Messe est une nouvelle forme de piété qui rénove les sacrifices offerts aux idoles... Quel aveuglement de la part de ceux qui devraient être les héritiers des martyrs ! Vatican II est passé par là...

Dans cette sainte phalange des martyrs, saint Théophane Vénard, “le doux Père Ven”, tient une place à part. Un petit reportage de dix minutes, diffusé dans la salle de l’exposition, montrait la dévotion privilégiée dont il est l’objet. Une dame raconte sa guérison miraculeuse par son intercession ; l’arrière-petit-fils du pêcheur qui a retrouvé la tête du martyr en fait le récit, montrant les lieux où la précieuse relique fut dissimulée aux persécuteurs. Un autre homme montre avec enthousiasme un petit autel dans une maison où trônent le portrait du saint et une petite image de sainte Thérèse...

Comment séparer, en effet, la petite carmélite de Lisieux de l’ardent missionnaire au Tonkin ? Elle avait reconnu en lui une âme sœur. Une même soif du salut des âmes les animait. Aussi, devant la photographie du reliquaire contenant le crâne du saint martyr, conservé dans la paroisse de Ke-Trü, frère Louis-Gonzague lut cette strophe que sainte Thérèse adressa à saint Théophane :

« *Soldat du Christ, ah ! prête-moi tes armes
Pour les pécheurs je voudrais ici-bas
Lutter, souffrir à l’ombre de tes palmes,
Protège-moi, viens soutenir mon bras.
Je veux pour eux ne cessant pas la guerre
Prendre d’assaut le Royaume de Dieu
Car le Seigneur apporta sur la terre
Non pas la paix, mais le Glaive et le Feu !* »

Uni au culte des martyrs, c’est l’amour de la Sainte Vierge qui soutient la foi au Vietnam, depuis les origines de cette chrétienté, comme le remarquait Mgr Gendreau, des Missions étrangères de Paris (1851-1935) : « Les chrétiens du Tonkin appellent

Marie, LA SAINTE MÈRE, et la regardent comme la protectrice de toute leur vie religieuse. Pour cette raison, *ils ont une grande dévotion au Rosaire. C’est leur prière favorite.* Même au milieu des persécutions, dans les prisons, en marchant au supplice, la récitation du chapelet, les invocations à LA SAINTE MÈRE revenaient constamment sur leurs lèvres. Nous ne croyons pas exagéré de dire que c’est la dévotion à la Sainte Vierge et au Rosaire qui, non seulement a préservé la religion d’une ruine totale au Tonkin, mais encore l’a fait revivre plus brillante et plus florissante qu’avant les persécutions. Oui, c’est notre conviction : touchée par la piété filiale de nos chrétiens, LA SAINTE MÈRE a brisé les projets de nos ennemis dans le passé, et nous espérons fermement qu’il en sera de même dans l’avenir. » (cité dans *IL EST RESSUSCITÉ !* n° 42, janvier 2006, p. 23)

Le portrait touchant d’une vieille femme portant un grand chapelet blanc autour du cou témoigne que cette dévotion persiste dans le peuple vietnamien.

Avec le saint Rosaire, la dévotion au Cœur Immaculé de Marie est très répandue au Vietnam. Rappelons-nous que la statue de la Vierge pèlerine de Fatima, escortée de ses colombes, fut accueillie triomphalement dans notre Indochine française en décembre 1950.

L’exposition présente plusieurs vues du sanctuaire de Notre-Dame de Mang Den, situé dans une région montagneuse, dans le centre du pays. L’origine de ce sanctuaire est une statue du Cœur Immaculé de Marie, à l’effigie de Notre-Dame de Fatima, qui fut découverte dans les forêts des montagnes en 1987, sans tête ni bras, sans doute profanée par les communistes...

Dans l’ignorance de son aspect d’origine, en 2004, les habitants ont resculpté la tête de la Sainte Vierge, à l’image des visages des femmes montagnardes du pays. Puis ils ont tenté de lui refaçonner des mains. En vain, car celles-ci ne tenaient pas : rien à faire ! À chaque reprise, les nouvelles mains reconstituées ne pouvaient se fixer sur la statue et retombaient à terre... Était-ce un signe ? Toujours est-il que cela accrut la ferveur populaire. De nombreux catholiques, mais aussi des païens viennent implorer des grâces qui leur sont souvent accordées, comme en témoignent de nombreux *ex-voto*, inscrits à même les bancs.

Deux autres photographies montrent le Père Barthélémy Tinh, recteur rédemptoriste du sanctuaire, ainsi que le chantier de la construction d’une basilique mariale, dont le permis de construire ne fut accordé par l’administration communiste qu’après d’innombrables difficultés. Cette construction est comme le symbole de cette Église qui résiste victorieusement à la persécution, par la grâce du Cœur Immaculé de Marie.

Après une heure environ passée à visiter la Salle des Martyrs, il restait à frère François à conclure

ce pèlerinage. Il retourna pour cela dans le jardin, regroupant son assistance autour de l'oratoire de Marie, Reine des Martyrs. En guise de bouquet spirituel, il cita une dernière parole de saint Théophane Vénard, à conserver nous aussi dans notre cœur pour entretenir notre espérance dans le triomphe prochain du Cœur Immaculé de Marie : « *Pour mon compte, je base mes espérances pour l'avenir sur Marie Immaculée, et je crois que c'est d'Elle que partira l'éclair qui foudroiera les idoles du monde.* »

Les enfants, qui avaient été si sages, purent alors donner libre cours à leur exubérance naturelle dans une partie de béréte acharnée. À l'endroit même où le gai Théophane et tant de futurs missionnaires et martyrs prenaient chaque jour leur récréation !

RETRAITE DES ENFANTS EN BRETAGNE

Pendant ce temps, c'est au cœur de la Bretagne que frère Gérard, secondé par frère Thomas, avait donné rendez-vous à nos familles du grand Ouest. Là aussi, il s'agissait de parler des martyrs. Ils furent rejoints par une soixantaine d'enfants, mieux encadrés que jamais par une équipe de parents et de jeunes gens dévoués, qui à la cuisine, qui "à la technique", qui pour les manutentions en tous genres, ou tout simplement pour aider les petits à suivre et à noter les enseignements de frère Gérard.

Nos frères eurent la joie d'être cordialement accueillis en paroisse, et d'abord pour une heure et demie de confessions.

"ENFANT DE L'ÉGLISE" était le titre des instructions de frère Gérard, avec pour maxime à graver dans notre cœur la dernière parole de la petite Mariam Baouardy, sainte Marie de Jésus-Crucifié, au musulman qui allait l'égorger : « *Je suis fille de l'Église catholique, apostolique et romaine et j'espère, avec la grâce de Dieu, persévérer jusqu'à la mort dans ma religion, parce que c'est la seule vraie.* »

Notre frère leur enseigna que l'honneur de l'Église, ce sont ses martyrs ! Ayant l'esprit encore tout plein de notre dernier pèlerinage sur les hauts lieux de la Croisade espagnole (1936-1939), il se fit une joie de communiquer sa ferveur pour tant d'admirables figures de martyrs qu'il y avait rencontrées. Avec une prédilection irrépressible pour les visitandines de Madrid pour lesquelles son cœur déborde littéralement de tendresse. Le sommet de ces deux jours fut d'ailleurs la récitation, aux pieds de Notre-Dame du Roncier, de la consécration à la Sainte Vierge de la mère Marie-Gabrielle, la supérieure des sept sœurs qui gardaient ce monastère de Madrid en

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

◆ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH.

MARS 2019

- ACT. LA FOI D'UN NOUVEL ATHANASE.

1 DVD - 1 CD.

1936. Elle l'avait prononcée trente ans auparavant, mais elle traduit bien les sentiments unanimes de cette communauté, prête au martyre :

« *Je voudrais aujourd'hui épuiser tout mon amour et ma tendresse en te louant, Vierge pure, et célébrer dignement tes gloires et ta beauté.*

« *Tu es toi, Vierge Marie, Mère de Dieu fait homme et du mortel exilé, du pauvre délaissé, et pour lors ma Mère.*

« *Orpheline dans mon jeune âge, tu m'as adoptée avec bonté ; c'est à toi que j'ai eu recours en toute chose, et toi, tendre mère, tu as adouci mon abandon.*

« *Tu as toujours été ma Mère, la reine de mes amours, l'objet de mes louanges, les ardeurs de mon âme, la joie de ma vie.*

« *Que pourrais-je te donner ? Tout ce que j'avais, je te l'ai offert, et cela depuis longtemps. Que pourrais-je te donner ? Je pourrai t'aimer toujours davantage.*

« *Ainsi donc, douce Vierge Marie, que se réalise mon vœu, à moi qui t'aime tant, que sans tarder je meure d'amour pour toi, ma Mère.* »

C'est la grâce qui fut accordée à ces sept religieuses le 18 novembre 1936, jour de leur immolation...

Du Tonkin à l'Espagne, par toute la Chrétienté, l'Immaculée est la Reine des martyrs !

Les petits retraitants furent saisis par cet esprit du martyre, tellement ardent, débordant d'amour pour Jésus et Marie, jusqu'au sacrifice suprême pour leur rester fidèle. À leur niveau, ils comprirent le tragique de la situation que nous vivons aujourd'hui dans l'Église et l'urgence de faire tous leurs efforts pour s'instruire du combat CRC, afin de tenir bon dans l'apostasie universelle. De là le bon esprit de ces enfants de la CRC, dociles et attentifs : « *Regardez, frère Gérard ! J'ai rempli vingt-quatre pages de notes dans mon carnet !* »

Et notre frère d'en profiter pour dicter à tous ses petits aspirants au martyre la résolution à tenir pour obtenir la grâce de confesser leur foi : « *Une obéissance prompte, facile, joyeuse et à toute épreuve !* »